CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)

ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1994

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [x] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [x] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

  Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

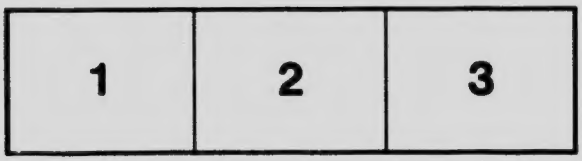
Bibliothèque nationale du Canada

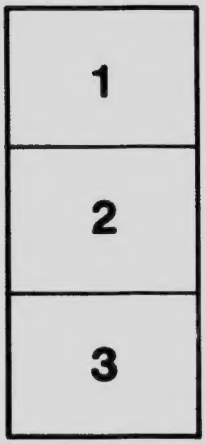
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

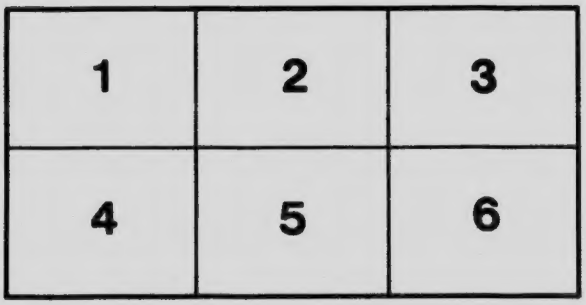
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

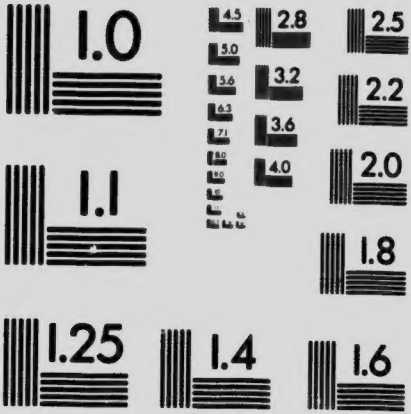






MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

W.-A. BAKER
de l'École Littéraire de Montréal.

Prose et Pensées

Les Pensées de Pascal.
Pascal et la pensée moderne.
Goethe.
L'Education et ses théories.
Place à l'Amour, comédie.

2IÈME EDITION
Revue, corrigée et considérablement augmentée.

MONTRÉAL
DAOUST & TREMBLAY
Imprimeurs-Éditeurs
1911

Compliments
de l'auteur
W. C. Baker

W.-A. BAKER
de l'École Littéraire de Montréal.

Prose et Pensées

Les Pensées de Pascal.
Pascal et la pensée moderne.
Goethe.
L'Education et ses théories.
Place à l'Amour, comédie.

2IÈME EDITION
Revue, corrigée et considérablement augmentée.

MONTRÉAL
DAOUST & TREMBLAY
Imprimeurs-Éditeurs
1911

PS8503
A578
P76
1911
★★★

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'an mil-neuf-cent-dix, par W.-A. Baker, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

PROSE ET PENSÉES

LES PENSÉES DE PASCAL

Les pensées de Pascal sont un autre excellent manuel de psychologie. Tous les esprits peuvent s'y donner cours, depuis l'imagination juvénile des bacheliers de collège, aux yeux de qui les satires paternelles de Pascal n'ont encore que le mérite du style et de l'éloquence, jusqu'à la maturité des penseurs réfléchis qui y découvrent la manne cachée.

Les observations du moi ont pris aujourd'hui une tournure plus positive, moins mystique, qu'au temps de Pascal : le moi "ondoyant et divers" devient l'objet d'un minutieux labeur sous la plume de psychologues trop consciencieux pour nos loisirs.

Mais Pascal triomphera toujours de notre tiédeur,

et qui n'a pas lu Amiel peut cependant avoir lu et relu Pascal.

C'est que le grand penseur français reste toujours voisin de nous, tant par la beauté simple de son style que par le ton si profondément humain de ses méditations.

Il n'y a pas cette science du détail accablant par sa prévision rigoureuse, qui demande une étude suivie et exclusive—il suffit de s'en approcher, on le trouve toujours prêt à nous entendre.

Comme le soleil, il a de la clarté pour tous: comme une fontaine, il a de la fraîcheur partout.

Aussi n'a-t-il de systématique que la clarté de son esprit.

Et qu'il a analysé l'homme avec une suprême maitrise !

Il est descendu jusqu'au dernier abîme de ses misères, et il s'est élevé jusqu'à l'apogée de ses plus hautes prétentions, en quelques mots il analyse l'incapacité humaine quant à une vie calme, sereine et sincère ; il étale la lèpre de l'ennui et de l'agitation qui ronge tout esprit,il dit les faibles précisions et les puissantes ignorances de l'âme,il dessine en quelques traits sobres et nets, les contours de l'immense empire de l'imagination dans ce monde qui se dit raisonnable,

et où cependant la raison n'occupe que des coins ignorés ou des cimes inaccessibles.

Là où nous ne voyons que le vide et le néant, il s'élance et s'élève à des hauteurs où sa pensée altière trace des lignes précises, environnées de lumière, à une distance que notre esprit peut à peine suivre de loin, comme le point sublime que laisse un aéroplane dans l'infini des cieux.

A la hauteur où il s'élève, il n'y a plus de système, il n'y a que la vérité, et Emmerson pensait peut-être à Pascal lorsqu'il disait : Je note la vérité à mesure qu'elle passe, c'est tout ce qu'il est possible de faire.

Chez Pascal, le vrai se moque du faux, en philosophie, en éloquence, en tout. Son génie purifié par la souffrance, n'est plus que lumière.

C'est la géométrie dans l'infini, et comme on n'a pas besoin de savoir le grec pour goûter Homère, on n'a pas besoin d'être savant pour bien lire Pascal. C'est la nature, dont tous peuvent voir l'immensité.

Il humilie l'univers aux pieds de l'homme, et, poursuivant son cours élevé, il humilie et ramène l'homme aux pieds de l'univers.

Quelle justesse Pascal ne met-il pas à définir l'imagination, le sentiment, la raison avec la supériorité de l'homme qui a une montre sur ceux qui n'en ont pas, comme il dit.

Ses comparaisons concrétisent les vérités les plus abstraites de l'histoire et de la vie. "L'analogie, a "dit Goethe, a cet avantage, qu'elle ne prétend pas "règler une question. L'induction est plus dange-"reuse quand, pour arriver à un résultat préconçu, "elle foule aux pieds et le vrai et le faux".

Les analogies de Pascal portent l'empreinte du maître, et son génie, émergeant de la douleur, comme le soleil de l'Océan, jette de la lumière sur tous les sommets et au fond de tous les abîmes.

Néant, infini, univers, pensée, voilà les mondes qui se meuvent et roulent harmonieusement dans la périphérie créée par son génie.

Sa constante et perpétuelle tension vers la réalité intellectuelle de l'homme, tient le lecteur en haleine, les problème qu'il propose sont d'une intensité et d'un intérêt à captiver l'humanité pendant des siècles. Ici et là, on trouve des aperçus lumineux, des définitions exactes, qui sont comme de fréquents et vifs éclairs de chaleur dans une nuit d'étoiles.

C'est qu'une belle pensée met tout à point, comme un beau vers vaut tout un poème, comme un beau coup de pinceau fait un chef-d'oeuvre et un aria agréable lance tout un opéra.

Pascal examine le pyrrhonisme et le dogmatisme, les systèmes d'Epictète et de Montaigne, avec des pré-

occupations psychologiques qui n'ont qu'une valeur théorique pure dans la science positive.

Philosophe, doctrinaire, mystique, il est certes tout cela ; et cependant sa philosophie ne suit aucun système ; ses visions sublimes de certaines réalités de l'esprit et de l'histoire l'enlèvent d'un trait au-dessus de toutes les formules suivies, et à la place d'un système, il laisse une notion incrustée dans la réalité qu'elle illumine à jamais.

Sa logique est aussi tout entière empreinte de son génie. Maniée par une autre pensée et sous une autre plume, ce serait du fanatisme et de l'incohérence ; mais ce solitaire a le goût de l'élégance, cet ascète à des soins de coquetterie géniale, ce rêveur à une logique profonde. Il n'a pas, comme Emmerson, édicté des règles de bienséance, de bonnes manières et de prévoyance en société, mais il n'a pas non plus manqué de respect pour les coutumes des hommes, pourtant si étrangères à son génie méditatif. Au fond il professe la vénération qu'ont ceux de sa classe, pour des institutions dont son génie personnel ne peut s'empêcher de transpercer impitoyablement le vide.

On a appelé Pascal "le dignitaire de la pensée" et en effet la pensée avec ses agitations et ses limitations lui semble le seul être qui ait une existence digne d'attention sur la terre. Il voudrait l'éman-

ciper, l'affranchir de ses incertitudes qui la soumettent comme le reste des choses aux fluctuations d'un éternel devenir.

Pour cela il fait appel à la pensée elle-même tout en déplorant qu'une règle si nécessaire soit en même temps si élastique.

Combien n'y a-t-il pas de formes de pensées !

Ce taciturne qui écoute ce babillard ne se réclame pas de la même pensée que lui ; l'observateur et l'imaginatif habitent deux planètes différentes tout en se coudoyant continuellement ; le savant forme des lois que ne connaît pas le poète ; le philosophe regarde ailleurs que l'orateur ; mais devant la pensée de Pascal tous se réunissent avec respect : "A touch of nature makes all men kin."

Que d'assimilateurs pour un seul penseur véritable !

Que d'oiseaux chanteurs et d'éclatant plumage, pour un seul oiseau puissant dans le règne de la pensée !

Toujours l'impression nous guide et nous nous portons, qui vers un poète préféré, qui vers un philosophe entraînant, plutôt pour en parler ou en écrire que pour se dévouer à l'étude ardue d'un auteur sérieux qui pourait faire de nous de véritables esprits cultivés et réfléchis.

Encore si notre mémoire gardait une seule pensée intégralement, telle qu'elle fut conçue par un pen-

seur ; loin de là, les vérités tombent sur nous comme la neige sur un sol boueux ; à peine les avons-nous lues qu'elles ne deviennent qu'une forme un peu plus obscure de notre ignorance ordinaire.

Non, ce que nous recherchons tous, c'est un livre qui nous transporte dans un théâtre d'amusements pour quelques heures.

L'homme d'un seul livre, l'homme d'un livre compris est rare, non-seulement, par suite de la multitude des livres, mais à raison de notre "fureur de changements". Le livre principe, la montre de Pascal, la boussole de jugement immuable, nous font défaut.

Nous ne voulons pas même être des tributaires de la pensée, tant nous sommes pressés de jouir et de faire envie.

"Mon humeur ne dépend guère du temps, disait Pascal. Je n'ai mon brouillard et mon beau temps que dedans de moi. Le bien et le mal de mes affaires y fait peu."

C'est l'ascète et le subjectif qui parle. Absorbé par l'idée de la destinée mystique de l'homme, Pascal en ignore délibérément la constitution organique. Combien cet homme était différent de nous, lui qui traite si cavalièrement la température, les affaires et les cir-

constances de toutes sortes qui nous entraînent dans leur danse forcénée.

Nous avons l'âme théâtrale et toute occupée du feu de la rampe

La même chose peut revenir sous cent nuances différentes, et nous verrons cent choses différentes.

Je voyais tout-à-l'heure un ciel brumeux dont les lisières grises se découpaient à travers les arbres.

La nature avait clos son concert et l'infini était vide.

A peine voyait-on passer de temps en temps quelques hommes—de ces bons hommes qui nous donnent la gaieté trop fugitive hélas ! de s'apercevoir qu'il y a autre chose que du rêve et de l'infini dans le monde.

A cette vue je n'ai pu me défendre d'un sentiment de misantropique lassitude.

Maintenant le soleil a retrouvé son éclat, et le firmament ouaté de nuages d'or, ouvre son aile lumineuse sur la terre. La nature se réveille joyeuse, et malgré cette grande et haute pensée qui devait m'élever au-dessus des choses, j'entre dans ce mouvement de joie paisible.

Tout à l'heure le ciel s'était retiré pour ma pensée comme pour mon œil—les arbres étaient serrés ensem-

ble comme des barreaux de fer ;—un peu de lumière à tout changé.

Je ne dis pas que nous en sommes tous là, que nous suivons tous les variations de la température et les couleurs du ciel, mais je puis dire sans crainte que le plus froid observateur est influencé par les plus minces choses qui le concernent.

En lisant le philosophe de Port Royal on sent bien que l'homme est resté le même, sous les différentes coutumes, les modes variées, dont il a recouvert son esprit et son coeur depuis des siècles.

Toujours vain, irrésolu, pusillanime, léger, les plaisirs de toutes sortes, imaginables, sont restés l'éternelle frappe numéraire de toutes ses agitations et de ses recherches.

Aujourd'hui le présent si méprisé de Pascal, quand il le compare à l'éternité, est devenue un dogme philosophique, c'est sur le présent, vision toujours fugitive au cadre immuable, que la pensée moderne porte cette curiosité insatiable, que Pascal dirigeait toujours en définitive vers l'infini et le mystique.

Si Pascal a élevé notre pensée c'est pour la conduire plus sûrement a réaliser son néant.

Rien n'est plus désespérant que de nous voir sonder l'immensité infinie des cieux, pour ne rien tirer, pas même un signe d'ennui de cette face indifférente.

"On dirige sa vue en haut, dit Pascal, mais on s'appuie sur le sable et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel."

Pascal ne paraît pas avoir interrogé les cieux, autant que les mondes : et sa pensée est une extension de la vie plutôt que du firmament.

Il a regardé dans le fond de l'âme humaine, les mondes qui s'y meuvent avec une majesté comparable, selon Kant, aux planètes de l'immensité céleste.

Certes quand on a observé la nature tant animale que végétale, et que de là on se reporte sur l'intelligence humaine, on ne peut que s'abimer dans une contemplation presque terrifiée des attributs divins et mystérieux de la créature humaine ; mais comme ce problème grandit dans des proportions immenses, quand on réalise que tous ces attributs grandioses de l'homme n'ont ici-bas que la durée de la plus frêle des roses !

Montaigne avait endormi la curiosité intellectuelle. Pascal la réveille en lançant par les persiennes des rayons de lumière vive et pénétrante. Montaigne nous avait décrit l'homme comme une affaire manquée qu'il fallait réparer à force de bonhommie et d'insouciance, comme ces politiciens ruinés qui se casent nonchalamment dans une sinécure officielle à l'abri des soucis et des revers ; Pascal, au contraire

reste dans les ruines, occupé à relever le crédit de la raison humaine, à force de puissantes lettres de crédit qu'il tire sur la vérité et dont les plus importantes nous reviennent acquitées.

Pascal admirait Descartes, et cette influence nous fait penser à celle de Bacon sur Shakespeare. Goethe aussi écrivait à la lumière de Kant. Il me semble que cette dualité constante a une signification profonde.

Le génie a des étincelles comme il a des éclairs.

Descartes découvre le premier être dans la pensée. Pascal exprime les désappointements que nous apporte cette stabilité promise. Bacon trouve la méthode expérimentale ; Shakespeare c'est de l'expérience poétisée et parfois toute crue ; Kant critique la raison pure. Goethe y ajoute les notes explicatives du sens commun.

Pour conduire l'esprit au vrai Descartes a trouvé une méthode, Pascal a donné des définitions. Ont-ils réussi ? Il est peut être aussi difficile d'apercevoir nettement la marche d'une idée dans l'humanité, que d'inventer soi-même des idées nouvelles ; mais il est permis de croire qu'ils ont contribué a donner au monde un peu plus de jugement, un peu plus de bon sens, un peu plus de vérité.

PASCAL ET LA PENSEE MODERNE

Une chose entre toutes, à dit Goethe, je n'ai jamais pensé à penser.

Carlyle voit une immense fortune dans cette économie goethéenne.

Pascal est tout intéressé aux mouvements et aux manifestations de sa pensée.

Il veut saisir toutes les oscillations de cette ombre flottante. Il note anxieusement les efforts essorants de l'ange dans l'homme, il cherche à leur donner corps, à en tracer une silhouette, et revient de ses insuccès en proclamant l'imperfection de la raison humaine.

Il a des vues nettes, profondes, précises, mais ce qui l'afflige c'est de voir ces qualités si peu humaines,

si intermittentes, en tout cas, chez lui et surtout chez les autres.

Il voudrait bien penser, et que bien penser fût pour l'homme un état naturel et permanent. Il voit la faculté qui lui parait sublime, il en cherche l'usage parmi les hommes, il demande pour cela à l'histoire de lui dire son rôle dans les grands évènements humains,mais il ne voit là que des crimes de lèse-pensée, il s'aperçoit que le monde est gouverné par des incidents triviaux comme le nez de Cléopâtre et le grain de sable de Cromwell.

Un collaborateur du "Quarterley Review" posait la question suivantes : Que serait Pascal aujourd'hui ?

La mode est aux orientations entreprenantes.

La classicisme, le romantisme, le théâtre à thèse, les petites et grandes écoles, les fortes et faibles individualités intransigeantes, voire même le symbolisme, tout cela bout dans la fournaise parisienne, sous l'oeil anxieux des gens de l'art, dont les plus perpicaces se déclarent impuissants à prévoir les résultats.

Ces gens sont peut-être trop superficiels pour se recommander à l'attention efficace de ce peuple choisi des idée, qui ne soupçonne pas l'épuisement, même dans la création.

Bien autrement humaine à mon sens, serait la divi-

sion entre le réel et le poétique ; bien autrement vaste serait cette division-là, toute courte.

Le problème présent serait de tenir l'idéal debout et ferme,et le réel au-dessus du trivial,non pas de supplanter l'un par l'autre. Guyau est, en ce sens le dernier des prophètes.

Le réel dans l'idéal,c'est la mort dans la littérature comme dans la vie.

Darwin se plaignait d'avoir perdu toute sentimentalité par suite de la sècheresse réalisé de ses travaux d'expérience.

Lorsque Newton décomposa l'arc-en-ciel, il n'empêcha pas que l'on ne continuât à se délecter de ce ruban céleste toujours frais et nouveau, malgré son antiquité biblique.

Quoi de plus amer que ce qui n'est pas vrai ?

Le réalisme et l'idéalisme éprouvent une secrète répugnance à s'unir, mais leur réconciliatiom s'impose.

C'est la grande vision de Goethe, son dogme de la "réalité poétique", au lieu de continuels sauts de sauterelles de ceux qui veulent transformer la poésie en réalité.

Il faut parer la science de poésie, d'idéal, d'harmonie, afin qu'elle soit toujours gaie, et que le monde ne deviennent pas le mausolée désert et silencieux du coeur.

On refusera toujours de s'enterrer dans la scien
pour ressusciter à une vie qu'on pressent plus vi
que celle-ci.

Que serions-nous, que ferions-nous sans nos illu
sions ?

Je ne parle pas de l'illusion stérile et mauvaise,
mais du rêve sincère et fécond qui ouvre le monde au-
dessus de nous, comme un vaste et ravissant éven-
tail.

La poésie suit les campagnes de la science, non pas
comme une entrave et une gène, mais plutôt comme
un clairon qui, à l'occasion, fait lui-même le coup de
feu, témoins la philosophie de Victor Hugo et de La-
martine, la théorie scientifique des couleurs de Goe-
the, le bon sens de Musset, l'exactitude des portraits
psychologiques de Shakespeare.

Mais revenons à la question du "Quarterly
Review".

Il est facile d'imaginer que Pascal aurait centup'
ses forces avec les méthodes modernes. En tout cas,
il aurait altéré son mysticisme ; il aurait aussi été le
premier a reconnaître que ses plaintes et ses angoisses
à propos de notre faiblesse abstraite sont des maladies
de l'attention.

L'homme sain, suivant Pierre Janet, vit dans la
réalité, dans le présent, et s'y sent à l'aise ou cherche

à s'y accomoder ; il ne vit ni dans les regrets du passé, ni dans les antipations de l'avenir.

Pascal aurait accepté cette définition, dont la clarté rappelle ses pensées.

Pascal dit "que nous ne tenons jamais au présent". L'éternel devenir des aspirations humaines lui est un sujet de critique incessante.

Il aurait voulu créer l'ordre moral en faisant la mappe de l'infini.

Cette recherche toujours inassouvie de l'homme vers un objet dont la possession ne le satisfait pas, il l'a caractérisée, dans son image immortelle du chasseur qui ne voudrait pas du gibier qu'il poursuit, si on venait le lui donner pour rien.

Il préfère le quiétisme à tout mouvement qui ne part pas de l'esprit et qui n'y revient pas.

Il veut vivre pour penser, et penser, suivant lui, c'est non-seulement embrasser la terre, mais pousser une pointe vers l'infini rédempteur.

Il préfère l'ennui lui-même à l'ignorance des vérités éternelles.

Aujourd'hui on revient plus circonspect des recherches spéculatives. Plutôt que de faire de nouveaux systèmes, on s'appliquera à examiner ceux qui sont déjà faits.

La pensée isolée des choses voilà la folie ; les chos
se présentant à la pensée sous leur vrai jour, voilà
santé.

Il ne faut pas s'enfoncer dans le désert innacces
sible, car l'intelligence des choses a pour condition
premières de vivre avec elle dans des relations de bo
voisinage, et c'est pour cela même que le calme est
en si grand honneur dans les manuels de psychologie.

Autant que jamais, le mot de Pascal est vrai.
Toutes les maximes sont dans le monde, il ne reste
plus qu'à les appliquer, mais le grand inconvenient
est que le sens pratique tende plutôt à faire des tyrans
que des martyrs.

Etre pratique, voilà le dernier commandement, en
effet on n'a qu'à croire et à appliquer bravement, pour
s'apercevoir combien le courage a plus de profondeur
que la raison.

Il est permis de croire que la science n'aurait pas
compté, de nos jours, de plus illustre représentant
que Pascal.

Il aurait rapproché encore plus la science de la
foi.

Bacon a dit que peu de science éloigne de la religion,
mais que beaucoup de science y ramène.

Taine a démontré cette vérité par son respect des
croyances.

Toute science n'est-elle pas une continuelle leçon de respect ?

On peut s'imaginer aussi l'oeuvre grandiose que Pascal aurait laissée, non-seulement dans ses livres, mais aussi dans sa vie, si, au lieu de se tourner sans cesse vers l'infini et l'inaccessible, il avait accepté la grande donnée moderne, et dirigé la précision de sa pensée vers l'action, vers la vie, vers le présent.

La fermeté de ses idées l'égalait à un Pitt et un Fox, son ingéniosité n'a pas d'égale, mais son siècle léger l'écartait de ses frivolités et le vouait à la pensée et à la controverse intérieure.

Ce n'est pas que son esprit n'ait aujourd'hui toute sa valeur. Nos progrès n'ont pas encore entamé la royauté du génie ; et si d'un tour de vis on peut inonder une chambre de lumière, si un mouvement d'aiguille sur le phonographe nous fait entendre les morceaux de musique de choix ; si quelques sous nous obtiennent la possession des plus beaux livres : nous n'avons pas encore découvert l'aiguille qui nous ouvre la création facile, ou même la simple appréciation d'un chef-d'oeuvre quelconque ; il y a encore dans le monde moral, comme dans l'univers matériel, des terres et des cieux inexplorés que l'homme ne découvrira peut-être jamais.

Afin de se faire une idée de Pascal, au temps pr sent, on peut le comparer à Taine. Je dis compare lorsqu'il s'agit plutôt d'une antithèse.

Pascal n'avait pas l'esprit à la manière de Taine

Oh ! non, ce dernier avait trop le souci "de ne pas confondre les limites de son intelligence avec celles de la science."

Pascal met un peu ses déceptions au compte de l'imperfection humaine. Ce qu'il ignore, ce lui semble être l'humanité qui l'ignore, ce qui humilie sa raison, humilie l'homme par contrecoup.

Taine est loin de ce subjectivisme. Sa pensée concerne le détail qui lui échappe et qui peut se revêler à d'autres.

Taine soigne l'homme avec l'assurance indécomposable du chirurgien moderne : Pascal, tendre et scrupuleux comme un médecin antique, n'ose employer le couteau et peste sans cesse contre les complications de la maladie humaine. C'est que Pascal voudrait voir son malade non-seulement guéri, mais sain, tandis que Taine est content s'il le voit sur pied, encore qu'il ait fallu lui amputer un ou deux membres.

Ils représentent deux dynasties

Le premier procède du droit divin, le second se met simplement à son métier de roi.

Pascal, avec la magie du style peint la pensée si vraie, qu'on la dirait vivante, tant elle est faillible, Taine en décrit les rouages et on la dirait mécanique, tant les données en sont rigoureuses.

Pour Pascal, l'imagination est une maitresse d'erreurs ; la pensée, la piqûre de l'homme au pied de l'immensité qui l'écrase ; la raison, une règle dont la sanction se perd dans l'infini ou un art qui manque de perspectives.

Pour Taine l'esprit est un polipier d'images, l'intelligence est un composé de souvenirs et de jugements réducteurs, la volonté, une force qui en altère une autre.

L'on pourrait modifier le mot de Macaulay au sujet de Platon et de Bacon pour l'appliquer à Pascal et à Taine, et dire que chez Pascal, les hommes sont faits pour la pensée, tandis que chez Taine, la pensée est faite pour les hommes.

Taine a dit quelque part, qu'il vaut mieux décrire l'homme à la manière des naturalistes, que de le combattre à la manière des logiciens.

Aux yeux de Pascal, l'homme est une ombre indécise qui se meut vaguement dans l'infini, tandis que pour Taine, l'homme est un esprit servi par des organes,ou suivant les peuples, c'est parfois un engin de la fatalité qui se précipite aveuglement vers le malheur et la mort.

Ce qui manque à Pascal disons-le, c'est le sentiment véritablement humain de la bonté, de l'admiration généreuse, de l'amour.

Il ramène tout à l'infini, il n'y a rien chez lui pour la vie, pour les hommes, et par là il est bien digne des purs philosophes qui ne sont pas coutumiers de sentimentalité.

Aussi, malgré toutes les richesses qu'ils nous ont léguées, ils n'ont pas notre affection et notre enthousiasme.

Notre coeur reste aux poètes, auxquels nous reviendrons toujours.

Des philosophes modernes plus faillibles, ont aussi plus d'action sur nous, parce qu'ils ont associé à la vérité des sentiments sans lesquels elle n'est qu'une "opinion orgueilleuse". Toute vérité est fille du sentiment autant que de l'intellect ; toute règle n'est que la leçon d'une bonne action ; toute vertu ne fut à son origine qu'une action héroïque.

Cette réserve faite, quelles louanges ne peut-on adresser à Pascal ?

Ses "mots" ont éclairé plusieurs problèmes et des plus grands.

La chiquenaude de Pascal revient sans cesse sous la plume des écrivains. Elle a tenu l'esprit décisive.

ment en respect devant la Cause première de tout ce qui est et se meut.

C'est qu'il fallait tout le génie de Pascal, pour concevoir cette force inouie qui sert de candélabre au luminaire de l'immensité,et que toute notre intelligence superposée à l'imagination la plus puissante, peut à peine soupçonner.

Il faut reconnaître cette cause spécifique il faut assigner un foyer à l'idée la plus abstraite et la plus hardie, si elle est lumineuse et claire.

Le cerveau humain n'est pas ce foyer, car il ne fait que travailler à sa lumière.

La lumière intellectuelle est comme l'Océan, inaccessible comme lui.

Et pour suivre la comparaison, il faut une attention châtrée pour retenir cette lumière, comme il faut un bassin rendu étanche par sa fermeté, pour garder l'eau de la mer.

Voilà la raison qui fait qu'on ne peut embrasser la pensée de Pascal dans un certain système, parce qu'elle a trop de lumière, trop peu de matière.

Pascal est né pour la recherche du vrai.

Chacun naît avec une disposition une volonté dominante qui le caractérise toute sa vie. C'est peut-être en se sens qu'on a dit que la vie est une idée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr.

L'idéal de Pascal serait l'omniprésence : la pensée.

Il veut, il aime le jugement, non-seulement chez les autres, mais aussi en lui-même, tandis que nous favorisons tous en nous l'imagination et nous demandons le jugement chez les autres.

Pascal avait appris de Montaigne que l'imagination n'est qu'un outil. Il aurait voulu en faire un outil de vérité, voire même une règle de fausseté ce qui reviendrait au même pour lui, mais il déplore "que cette maîtresse d'erreur est d'autant plus fourbe "qu'elle marque de même caractère, le vrai et le "faux... et rien ne nous dépite davantage que de voir "qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction plus "pleine et entière que la raison. Elle ne peut rendre "sage les fous, mais elle les rend contents" N'est-ce pas là un sentiment précurseur de la philosophe toute récente du pragmatisme, qui veut que nous nous imaginions être la vérité toute théorie qui sert au résultat que nous cherchons.

Pascal déclare qu'il vaut mieux savoir un peu de tout que le tout d'une seule chose, parce que le monde le veut ainsi, et le monde est un bon juge, ajoute-t-il.

Pascal a successivement demandé la science à la raison et à la piété, l'idéal qui était la vie de sa sublime nature.

Gourmandant sans cesse sa pensée, il la tient en haleine et la précipite vers les hauts sommets.

Son erreur première a été de sacrifier l'homme à la logique pour arriver au vrai absolu ; erreur qui n'est devenue le chemin de la vérité qu'à force de prodiges, et grâce à d'intenses efforts.

N'aurait-il pas mieux fait de se tourner un peu plus vers l'humanité véritable, dont l'éternelle identité de souffrance avec les siennes lui aurait fait plus de bien que le spectacle de l'indifférence toujours égale de la nature ?

Les plaies morales ont cette différence avec les autres que leur contagion est bienfaisante, en ce sens qu'on s'en guérit en soignant ceux qui souffrent.

On peut dire qu'on est redevable à Pascal de la grande manière de penser, comme M. de Vogué a écrit que l'on doit à Taine la plupart de nos formes intellectuelles.

Pascal dit : "Que fera l'homme ? Doutera-t-il de tout ? On n'en peut venir là."

Et il préfère se réfugier dans la religion chrétienne, la seule cause peut-être qu'il ait défendu avec passion.

Ses pensées, pleines et solides, finissent dans le mysticisme religieux ; comme ces piliers massifs de Notre-Dame de Montréal. qui s'élancent au-dessus

du chapiteau, en gerbes de palmes étroites, pou
perdre dans la voute azurée de l'église.

Pascal prouve qu'on ne peut critiquer avec just
sans un grand fond de réceptivité.

Si nous étions la vérité, si la montagne pouvait
nir à nous, nous pourrions nous acharner encore
toutes ces querelles en "isme", mais c'est nous q
devons aller à la montagne, à la vérité, aux choses
nous devons donc calquer nos impressions sur elle
et par suite déployer autant d'indifférence réceptiv
que d'activité critique bien exercée.

Cette indifférence réceptive, répétons-le, Pascal la
possède éminemment. Il n'a que de sages haines, par
exemple, contre les frivolités, l'oubli, ou la fuite de
soi-même, qu'il assimile à un sacrilège de soi-même,
enfin contre tout ce qui ne laisse qu'un résidu de
recommencement dans le coeur et dans l'esprit.

Pascal toujours constant dans son dédoublement
caractéristique, mêle le scepticisme à son dogma-
tisme et s'il atteint et touche autant d'esprits à tra-
vers les âges, c'est que la forme dominante de sa pen-
sée a gardé cette résignation, ce détachement intellec-
tuel qui est comme l'état de grâce en psychologie.

La lecture de Pascal nous laisse sous l'impression
que l'homme a menti à ses facultés supérieures, à ces
faculté que, dans un moment de défi superbe, il a

dressé devant la nature entière, cherchant noise à l'immensité pour des raisons que l'on ne voit pas bien ; cette lecture nous fait assister à la faillite de l'homme devant ces facultés, tremblante armée de doutes et de contradictions, dont il est le chef débile et incapable de la mener à une tâche qui puisse justifier ses prétentions.

GOETHE ET LA VIE

GOETHE ET LA VIE

L'homme qui expirait en demandant "plus de lumière" exhalait un soupir qui allait devenir un nouvel élément sur le globe intellectuel.

La lumière, cet élément dans lequel Goethe a vécu, c'était le fonctionnement harmonieux de toutes ses facultés exercées parallèlement dans un but de developpement et de perfection absolue.

Il est vrai que Goethe est au fond l'élève de Kempis ; mais cet élève a individualisé la doctrine du maître, en ce sens que le calme kempien est devenu, sous l'inspiration du poète allemand, une oeuvre de domination et non de simple soumission monastique.

La grande faculté de Goethe était l'assimilation. Détaché de ses impressions, il pouvait vivre la vie qui circulait autour de lui ; éclectique avant tout, il savait distinguer le vrai du faux, l'éclat durable, du pastiche et de l'artificiel.

Meterlink dit tranquillement aux Parisiens que Goethe n'est pas aussi romantique qu'on le croit.

Certes, il ne l'est pas du tout.

Si nons lisons les oeuvres que je dirais explicatives de Goethe, telles que ses voyages, lettres, conversations, etc., on est même étonné qu'il ait pu être classé dans une école quelconque et surtout parmi ce romantisme qu'il qualifiait de malsain.

Schiller a vu en Goethe un Grec moderne.

Le sage Allemand a lui-même avoué qu'il ne lui resterait pas grand'chose s'il restituait tout ce qu'il doit aux Grecs et aux Français.

Ce qui donne à Goethe sa physionomie grecque bien accentuée, c'est qu'il ne sépare pas les facultés de l'âme entre elles.

L'homme, à ses yeux, est vie, c'est-à-dire union, action, plutôt que pensée et théorie.

Il ne sépare pas l'imagination de l'intuition, ou la raison de la déduction. Il cultive toutes les facultés parallèlement.

On lit dans Schiller que chez les Grecs "l'esprit

"n'avait pas de domaine rigoureusement séparé, aucu-
"ne discorde n'avait encore poussé les facultés intellec-
"tuelles à partager en adversaires et à tracer les limi-
"tes de leur champ."

Goethe revient à cette saine tradition grecque, avec, en plus, de la patience dans les déductions à tirer des phénomènes observés, une cinglante ironie à l'égard d'adversaires que les Hellènes n'ont pas connus, et, enfin une lucidité toute française.

Le confesseur de Goethe, c'est Eckerman, dans les "Conversations" duquel le poète s'est mis à nu.

Si cette nudité n'a pas la beauté des ornements de théâtre, elle révèle, par contre, un torse et des muscles d'acier, dont les mouvements olympiens n'ont perdu aucunement de leur dignité.

Eckerman, à ce qu'il paraît, s'en fut trouver Goethe, alors que celui-ci était beaucoup vieilli, et entreprit sur lui une sorte d'entraînement oral qui eut l'effet de réduire beaucoup de ses théories à leur plus claire expression.

L'ouvrage qui contient ces conversations semble peu connu en France, où les écrivains n'y réfèrent pas.

En Angleterre on y attache beaucoup d'importance, parce qu'il est pratique et qu'il simplife

l'intelligence d'un auteur dont les productions ont un sens constant, harmonieux et pratique.

Dans l'oeuvre de Goethe, le drame occupe la première place.

Ce qui domine en lui, c'est l'unité grecque qui confond les genres puisqu'elle unit les facultés. Son "moi" n'est pas un moi qui s'exhale en gémissant ou qui s'exhalte pour une idée ou un sentiment, mais plutôt un moi éloigné, dont les manifestations sont indirectes comme celles que Goethe lui même attribue à la divinité ! C'est pourquoi il a choisi la forme impersonnelle du drame.

Le Goethe qui écrit est le secrétaire de Goethe qui vit.

Les mots, dit-il, ne peuvent élucider ce qu'il y a de vraiment supérieur.

Aussi au lieu de chercher à exprimer les nuances de sa pensée, il se contente de pratiquer l'art d'écrire, de peindre et d'harmoniser.

C'est par l'art qu'il veut s'élever et vivre.

Mieux qu'aucun Européen, il a prouvé que l'artiste est au-dessus des nations.

Sa puissante expansion assimilatrice lui faisait un devoir de première nécessité de s'émanciper de ses goûts individuels autant que des préférences nationales.

Ce qui frappe ensuite chez lui, c'est le souci de tenir la pensée dans les bornes du sens commun.

Si vous n'êtes pas un modéré, si vous forcez vos talents, je vous prie, ne lui demandez pas d'audience, vous le mettriez mal à l'aise.

Faust, il est vrai, est le symbole de l'illimité, de la recherche immodérée.

Mais aussi, je puis dire sans vaine plaisanterie que Goethe charge le diable de faire l'éducation de Faust et le diable même y perd son latin.

Comme Descartes s'étudiait à séparer les plaisirs des vices, Goethe ne demande qu'à jouir de la vie sans s'encanailler.

Comme ses joies, comme ses aspirations sont pures et généreuses !

Selon lui, vivre, c'est voir ; voir pour ensuite déduire ; voir avec calme pour déduire avec justesse.

Son travail primordial, c'est d'élargir ses goûts, d'agrandir sa vision en la libérant sans cesse.

Le génie, la beauté même, doivent être exclus, s'ils troublent le beau calme libertaire de l'esprit.

A ses yeux, le péché, c'est d'altérer la vie.

Pensez à vivre, dit-il, notez votre conduite avec les autres, trouvez votre voie naturelle et agissez.

Pour lui, l'action seule guérit la souffrance.

Méphistophélès fait beau jeu des rêves de Faust : quand l'action commande, elle entraîne penseurs et jouisseurs dans son élan dominateur, et Méphistophélès n'est que son prophète.

Dans "Hermann et Dorothée" la solitude a fait du jeune héros, non un faible et pusillanime écolier, mais un coeur fort, agissant, capable d'aimer la justice, de vivre la grande vie pleine et calme.

A trente ans, Goethe indiquait tout son plan de vie : "Le désir, dit-il alors, d'élever aussi haut que "possible la pyramide de mon existence, dont la base "a été posée pour moi, domine toute autre chose et ne "quitte presque jamais mon esprit. Je ne dois pas "perdre de temps, je ne suis plus dans ma première "jeunesse, et il faut que j'arrive au sommet."

Le sommet qu'il poursuit, on le sait, c'est la maîtrise de soi ; c'est de contempler le spectacle du monde et de la vie, dans la soumission intelligente des passions, dans l'apaisement des sens sous une règle, dans la résignation finale de l'esprit.

D'ailleurs, il ne s'écarte guère du but.

Ses drames sont les étapes de sa pensée. Sa modestie parfume "Wilheim Meister" ; sa dignité émerge dans "Hermann et Dorothée" ; sa foi à la vie éclate dans "Faust" ; son goût domine "Werther."

Heureux Goethe, a-t-on souvent répété.

Le but de la vie, c'est la vie, dit-il ; nous ne sommes sur la terre que pour tirer le meilleur parti de ce monde-ci et de l'autre. Malheur à celui qui est obligé de se tourner vers le passé ou l'avenir pour chercher le contentement. Malheur à celui qui ne sait pas se borner.

C'est le thème de tous les conseils qu'il donne à Eckerman.

L'homme est une chose à gouverne, aux yeux de Goethe, et le gourvernail est en ses mains.

Celui que porte un navire mû sans son concours, peut jeter son regard vers les beaux paysages, les villes qu'il passe, et peupler sa route de sylphides et de souvenirs féériques, il peut saluer au loin le village natal dont le vieux clocher silencieux surgit à l'horizon et lui semble résonner encore de ses étourdissantes harmonies, car pour lui, le pleur né de son rêve et qui sèche sous la caresse maternelle de la brise du pays, ne fait pas dévier le navire qui continue sa course, indifférent à ses rêves ; mais celui qui tient le gouvernail qui le guide et la voile qui l'entraîne, a plutôt des soucis de métier et de réalité. C'est une question de savoir lequel des deux a le meilleur partage.

Dans "Poésie et vérité" Goethe narre des faits historiques avec une précision minutieuse et banale, quelque que soit leur insignifiance apparente.

Cet état d'esprit positif chez l'auteur de "Faust" et de "Werther" étonne et paraît trop demander d'équilibre au génie. Et cependant, le miracle est là. Goethe a toute la fougue du génie le plus lyrique alliée au calme philosophique le plus imperturbable et au sens pratique d'un commissaire-priseur dirait un critique grincheux.

Ce calme n'est pas fait de dédain de la vie, mais plutôt d'une entière soumission à l'inévitable.

Ce qu'il souhaite pour les autres et pour lui-même, c'est le contentement de ce qui est. Se résigner pour voir, chercher l'utile dans le beau, dans la liberté elle-même, voilà ce qu'il veut ; ajoutons que l'utile goethéen n'est pas vulgaire, mais idéal, et que pour comprendre Goethe, il faut toujours apprendre sa langue.

Son influence s'exerce cependant, même lorsqu'on ne le comprend pas ; et si "Hamlet" a assombri beaucoup d'imaginations, si "Monte-Christo" a échauffé beaucoup d'esprits romanesques, "Faust" ne le cède à aucun d'eux, autant au point de vue de la sensation populaire que de l'observation humaine.

Emmerson a fait de la lecture de Goethe, l'oeuvre capitale de sa vie.

C'est un peu en suivant Emmerson, que je suis venu à me tourner, avec une inquiétude que l'on comprendra, vers cette image de la poésie allemande qui avait tant hanté Emmerson.

Je dois dire, pour justifier mes prétentions à comprendre Goethe, que je me suis longtemps penché sur ses livres, essayant, comme le naturaliste qui observe les phénomènes de la nature, à surprendre la foi de ce prodigieux esprit.

J'en suis resté avec la conviction que j'ai déjà exprimée, qu'il y a chez Goethe un ascète chrétien, et c'est peut-être ce qui fascina Emmerson. Mais cet ascète était doublé d'un esprit souple, large, très au fait, et c'est là ce qui captiva Carlyle.

Goethe n'a eu qu'une classe de détracteurs sérieux ; ceux-ci l'ont accusé de manquer de coeur.

Il y a beaucoup de gens qui expient par un matérialisme grossier et une sensualité morbide, la peine de manquer de coeur.

Il y a d'autre part certains esprits, trop éthérés, qui, ainsi que s'exprime un penseur moderne, "épuisent toute leur force dans leurs pensées, et ils ne "peuvent plus donner à leur coeur qu'un branle "affaibli et secondaire."

Un contemporain de Goethe remarque que son coeur, que peu de gens ont connu, était aussi grand que son génie, que tous ont connu.

Avec quelle exaltation de style Carlyle ne parle-t-il "pas de ce plus grand et plus brave des coeurs, sans "peur et sans fatigue, paisiblement invincible !"

C'est que la réserve que s'était imposée le poète allemand était la marque dominante de son caractère.

Cette réserve était faite de résignation un peu fataliste et de la répugnance qu'il éprouvait à accepter les conditions artificielles de la société européenne.

"Il y a quelque chose de plus ou moins faux chez "nos vieilles nations européennes, dit-il. Les condi-"tions de notre existence sont de beaucoup trop arti-"ficielles et compliquées et nos relations sociales ne "sont pas animées d'affection et de bienveillance. Il "y a assez de politesse et de courtoisie, mais person-"ne n'a le courage d'être cordial et sincère, de sorte "que le sort d'un homme dont les inclinations sont "simples et naturelles, n'est pas du tout un sort "enviable. On ne peut parfois s'empêcher de désirer "d'avoir vu le jour, un soi-disant sauvage, de quel-"qu'ile de la mer du Sud, pour y jouir d'une exis-"tence pleine et inaltérable."

C'est peut-être la sècheresse de coeur des sociétés qu'il fréquentait qui amena Goethe à cette réserve voisine de l'exclusion.

Son ironie est amère lorsqu'il parle des jeunes courtisans dont il ne trouve rien autre chose à dire qu'il les a vus passer trottinant en toute hâte vers quelque nouvelle intrigue.

Sans le dire exactement, Goethe est cependant un précurseur du surhomme.

Il oppose les traditions de l'effort et du sens commun à celles de toutes les sociétés.

"C'est notre éducation vague et entreprenante à "l'aventure, dit-il, qui fait de nous les créatures sans "but que nous sommes ; c'est elle qui allume en nous "des besoins nouveaux, au lieu de nous diriger vers "l'effort."

N'y a-t-il pas là une trace de l'ascète de *l'Imitation ?*

Diminuer ses besoins, se renoncer, voilà la grande révélation que la vie physique et sociale, les manières et les coutumes, la sagesse du monde, la philosophie et toutes les circonstances ont faite à Goethe.

Que nous sommes loin de la conception primitive que nous avons droit de lui supposer, d'une pensée érigée en divinité, et en fatum ! C'est que le Goethe d'antant avait vieilli.

L'idéaliste des jeunes années qui a mesuré son désir de jouissance à l'épouvantable souffrance universelle a vu tomber ses rêves, l'âge mur l'a dépouillé

de sa ramure verdoyante, et l'arbre automnal s'enorgueillera de sa dévastation, parce que ses branches nues laissent passer plus de réalité et de lumière.

Et si l'on se plaint ; si l'on regrette malgré tout les mystères de l'ombre, Goethe nous dira qu'il en est ainsi parce qu'il faut qu'il en soit ainsi, et que la société méprise les plaintes et les récriminations comme les marques d'un souverain mauvais goût.

La société n'est pas sentimentale, et c'est là son moindre défaut. Voyez plutôt le sort qu'elle a toujours fait aux fils de la poésie.

Cependant Goethe ne lui en veut pas trop ; il se contente de chercher à s'harmoniser avec elle, dut-il pour cela imposer à son coeur tous les sacrifices qu'elle demande.

Dans ce grand esprit, la recherche de l'harmonie est la passion maîtresse et celle qui se subordonne toutes les autres facultés.

GOETHE ET L'OBJECTIVITÉ

Il y a quelques années j'ai mémoire d'une question qui passionna les Parisiens, c'était celle-ci : Quelle a été la cause de la grandeur de Napoléon ? Je ne sais pas quelle fut la solution de ce débat. Je me rappelle bien que l'on parla beaucoup de son magnétisme personnel, de sa science militaire et nombre d'autres qualités morales et intellectuelles qui, suivant moi, n'expliquaient rien, et embrouillaient tout ; car, en cela je suis bien goethéen : plus on divise un esprit ou une individualité psychique, moins on a de chance d'y voir clair.

Les grands hommes sont comme la Divinité, il faut se contenter de lire leurs décalogues, sans prétendre

à les scruter de près. Ils ne nous appartiennent que par leurs faiblesses et par leurs révélations qui ne suffisent pas pour expliquer leur grandeur, qui leur reste toujours en unique et absolue propriété.

Aussi ne chercherai-je à trouver la raison de la grandeur de Goethe. Ce serait encore plus téméraire que d'expliquer celle de Napoléon. Le sage de Weimar a prédit lui-même que ses oeuvres ne seraient jamais populaires, et qu'elles s'adressent plutôt à quelques esprits peu nombreux qui croient y trouver un aliment en harmonie avec leurs aspirations.

C'est que Goethe n'incarne pas la dignité humaine dans la pensée (du moins dans le sens que lui donne Pascal), il la fait consister toute entière dans l'objectivisme impassible et muet. L'Olympien est celui qui regarde.

Le penseur échafaude des systèmes et des hypothèses qu'il prétend tous fait à l'image de la vérité ; l'artiste pourrait dire aussi ironiquement que Pilate dans la Passion : Qu'est-ce que la vérité ? sans attendre qu'on lui donne de réponse.

"La plus grande, l'unique fonction de l'art, a dit Goethe, c'est de *représenter*, vérité pourtant bien simple que personne ne semble avoir le souci de comprendre."

L'objectivisme a réuni tous les suffrages de la critique moderne de l'art.

On sait que l'objectivisme consiste à s'extérioriser (comme l'auteur qui s'efface devant son héros), afin de comprendre nettement, abstraction faite de nos préjugés et de nos préférences. C'est l'holocauste du stoïcien sur l'autel du Fait.

La grandeur de l'artiste, suivant Goethe, se mesure à l'intensité de sa foi objectiviste.

Il a écrit sur ce sujet ces lignes où il laisse délibérément de coté tout apparat littéraire, pour aborder nettement la question "....les conséquences prématu-"rées que l'on tire si souvent des expériences ; car "c'est en passant de l'observation au jugement, de "la connaissance d'un fait à son application, qu "l'homme se trouve à l'entrée d'un défilé où l'atten-"dent tous ses ennemis intérieurs, l'imagination, "l'impatience, la précipitation, l'amour-propre, l'en-"têtement, la forme des idées, les opinions précon-"çues, la paresse, la légèreté, l'amour du change-"ment, et mille autres encore dont les noms m'échap-"pent. Ils sont tous là placés en embuscade et sur-"prennent également l'homme de vie pratique et "l'observateur calme et tranquille qui semble à l'abri "de toute passion... une observation, une expérience, "doivent toujours être considérées comme isolées,

"mais d'autre part, l'esprit humain tend à rapproche
"avec une force irrésistible tous les faits extérieur
"qui arrivent à sa connaissance... on comprendra l
"danger à lier une expérience isolée avec une idé
"arrêtée, et à vouloir établir par des expériences iso
"lées un rapport qui loin d'être purement matériel es
"le produit anticipé de la force créatrice de l'intelli
"gence...les premiers qui tombent dans l'erreur son
"ceux qui cherchent à faire cadrer immédiatement un
"fait individuel avec leurs opinions ou leur manière
"de voir. Mais si vous avez réuni une masse de ces
"observations d'un ordre supérieur, alors on aura
"beau les attaquer par le raisonnement, l'imagina
"tion, la plaisanterie, on ne fera qu'affermir l'édifi
"ce au lieu de l'ébranler..."

D'ailleurs le Credo objectiviste avait été bien arti-culé par Ampère dans cette phrase dure de choses comme une harangue de Napoléon : "Le monde réel "ne peut impliquer sans contradiction que des idées "de rapports dépourvues de toute subjectivité. C'est "un fait que les savants les forment et y croient. "Permis aux métaphysiciens de les "désobjectiver", "mais c'est une immense probabilité contre eux. "*Voilà mon Pont*", Kant a le premier tracé la route de ce Nouveau-monde intellectuel, en exposant sa division des choses en objectives et subjectives, selon

qu'elles étaient considérées pour elles-mêmes ou suivant les conceptions et les idées du sujet. C'est que l'intellect est objectiviste et le tempérament est avant tout subjectiviste. En cela réside la plus grande des distinctions, hors de cela, tout n'est que mélange et obscurité.

L'objectiviste est le roi de la nature entière, il a tout, il possède tout. Celui qui possède un château, des vastes champs, des bocages de toute beauté, n'est pas plus avancé pour cela, dit quelque part Emmerson, c'est celui qui *voit* ces possessions, les admire et les apprécie, qui est le vrai propriétaire utile de ces vastes domaines. Ainsi (pourrait-on ajouter pour élucider l'idée d'Emmerson), celui qui possède un livre n'est pas plus avancé pour cela, c'est celui qui lit, *comprend* et ressent ce livre qui en aura tiré le plus grand profit. Quelque soit ce qu'il possède, l'homme n'en est véritablement le maître que s'il en est pénétré par l'intelligence et la compréhension.

Goethe fut toujours objectiviste. Il eut peu d'aptitude pour la manière subjective où il pense que le poète a bientôt fait de livrer tout ce qu'il possède de conceptions personnelles et n'a plus que des créations pauvres et surannées à nous offrir, tandis que le poète qui s'objective et sort de lui-même est le véritable artiste dont les ressources, loin de s'épuiser, s'accrois-

sent et deviennent aussi fécondes que la nature et l
choses qu'il observe.

"Que faisaient les anciens, dit-il encore, sinon
"diriger leurs pensées vers le monde réel."

Comme la préoccupation constante du philosoph
est de se rendre compte, celle de l'artiste est de repr
senter, de réfléchir comme dans un miroir.

Goethe, nous dit que ce n'est pas le poétiqu
(l'imaginatif) qu'il faut chercher à reproduire dan
la réalité, mais bien plutôt la réalité qu'il faut orne
des couleurs de l'imagination. Il ajoute même qu
c'est là sa distinction fondamentale dont l'intell
ge e jette de la lumière sur toute autre chose.
ne s'agit que d'une question de préséance.

Aussi la maîtrise, suivant lui, ne peut échoir à l
jeunesse qui doit s'estimer heureuse de n'avoir pas
apprendre par une dure expérience ce qui lui manqu
encore de simplicité et de tranquillité pour atteindr
l'idéal objectif de l'art.

Le romantisme subjectif n'a créé que peu de poète
qui ont résisté à l'oubli. Ce qui nous frappe che
l'artiste, c'est la vérité objective qui fait qu'il nou
émeut à la vue de choses que nous avons déjà ren
contrées. Chez l'artiste comme ailleurs, le moi es
l'ennemi du vrai. Le peintre grec qui avait dessin
une fleur où les abeilles s'étaient laissé prendre au

point d'aller y butiner, avait atteint la perfection objective.

Le poète subjectif se replie sur son "moi" et ne peut compter que sur les ressources pauvres et capricieuses du coeur humain qui veut se faire juge dans sa propre cause, tandis que le poète objectif se réporte généreusement vers la grande nature dont les bijoux d'inspiration n'attendent que les sollicitations de ce grand séducteur que sera toujours le travail sérieux.

Il y a en nous au moral comme au physique, une loi d'attraction par laquelle l'esprit cherche à s'assimiler indistinctement tout ce qui entre dans sa sphère d'activité. C'est cette loi fatale que l'observation extérieure est appelée à controler et à diriger.

C'est par l'observation extérieure intense que le peintre semble parfois avoir imbibé ses palettes de la rosée mêmes des fleurs qu'il dépeint, et que la plume d'un France ou d'un Richepin semble être trempée dans la sève prestigieuse des forêts dont ils chantent la suave mélancolie.

L'objectivisme donnera à l'esprit d'un Goethe une étendue qui ne le laissera étranger à aucune manifestation de l'activité humaine. Peinture, musique, sciences, lettres, rien ne sera réfractaire à ce génie clairvoyant. Il a cette heureuse instruction qui fait de la nature entière un grand livre dont il a épelé toutes les pages et compris toutes les leçons.

L'objectivité poussée à ce point n'est pas une mince difficulté. Il ne faut rien moins que de l'ascétisme pur chez l'artiste pour arriver à cette discipline qui fait taire le moi et les sens et les fait évoluer docilement comme une armée, sous le commandement sec et irréplicable de ce généralissime qu'est la vérité objective.

L'artiste serait un savant à ce compte-là, pourrait-on me répondre.

C'est bien là qu'est tout le danger. Goethe nous a laissé un exemple qui ne pourra être facilement suivi.

Ce qui plaît chez lui, c'est la création mouvementée d'une imagination puissante ; mais ce qui retient à lui et subsiste par delà le plaisir momentané de la lecture d'un drame, c'est l'armature de réalité qu'il a transportée en aphorismes dans ses oeuvres.

Il est le Robespierre des théories hâtives insuffisamment établies, et sur l'autel de l'art il a placé la perception externe.

Il est plus facile aux doctrinaires qu'aux artistes de marcher sur leur coeur, même quand il n'y a pas d'autre issue et de mettre de côté tout sentiment ; c'est souvent fatal aux poètes qui n'ont pas le génie de l'auteur de Faust. Mais n'oublions pas l'objectivisme n'est qu'un point de départ, une attitude initiale, et l'on ne fait après tout que demander

à l'artiste de cultiver chez lui les véritables capacités et les seules puissances de l'esprit humain, je veux dire l'observation, l'attention, enfin tout ce qui est effort de voir.

LA VIE SOCIALE CHEZ GOETHE

Le plus grand service que Gabriel Honotaux et ses amis ont rendu a la France, c'est à mon sens, de lui avoir inculqué la notion constante du sérieux qu'il faut s'attacher à voir dans la vie au milieu du tintamarre des lanceurs d'illusions.

Aujourd'hui que nous entrons dans la zône du centenaire de Goethe(c'est en effet vers 1809 que Goethe écrivait Poésie et Vérité et que date aussi sa fameuse rencontre avec Napoléon) l'esprit français se met à l'étude approfondie de cet écrivain sincère qut fut en même temps le plus sérieux des poètes.

A la date de la publication du *Terroir* où j'ai publié un article sur Goethe, la *Revue Hebdomadaire*

des Débats contenait un article de Sellière où l'auteur, confirmant bien l'interprétation que j'ai donnée, il y a quelque années, nous dit que le poète allemand avant quarante ans, affirmait qu'il n'était pas fait pour notre monde misérable, et à quatre-vingts ans, il n'hésitait pas à se reconnaître parfaitement heureux, ce qui tend à démontrer que la vie est vraiment bonne après que, sorti des erreurs de la jeunesse, l'homme entre en possession de l'héritage d'expérience et de maturité laissée par les siècles.

Paul Bourget a fait une remarque fort goûtée sur Goethe : toute la morale de Gœthe consiste à "s'adapter", a-t-il dit.

Heureux s'écriait Goethe, celui qui peut se prêter, au monde sans se laisser façonner à sa guise !

Vous savez l'animosité qui faillit éclater entre Goethe et Shiller. Shiller l'idéaliste ne pouvait penser au positivisme de Goethe sans frémir d'indignation. Il ne comprenait pas, il ne pouvait comprendre le sage de Weimar. Ce fut ce dernier qui sut rétablir les relations et sortir son ami de l'enfer de la haine et de l'incompréhension, pour l'élever sur les hauteurs de l'amitié et de l'entente.

Pourrait-on croire que ce malentendu ait jamais existé, quand on entend Goethe s'écrier : "Shiller " semble toujours maître de sa sublime nature. A

" table, il est aussi grand qu'au conseil d'État. Rien
" ne paralyse l'essor de ses pensées. Il donne cours
" à ses vues élevées avec autant de courage que de
" liberté. Voilà un homme véritable et un modèle
" pour nous tous. Nous souffrons toujours d'un
" sentiment de gène ; tout nous influence,
" notre milieu, les personnes que nous rencontrons.
" Si nos cueillers de table sont faites d'un métal plu-
" tôt que d'un autre, c'est déjà assez pour déranger
" notre sérénité, et ainsi paralysés par mille circons-
" tances, nous ne pouvons exprimer ce qui en nous
" vaut la peine d'être exprimé..."

Dans ce "Te Deum " à l'idéalisme, je ne sais vraiment pas ce qu'il faut le plus admirer, de l'élévation de Shiller ou de la modestie de Goethe.

Il est certain que Shiller ne pouvait repousser l'amitié d'un homme qui savait si bien le comprendre. Comme la passion, la générosité est aussi contagieuse.

Goethe nous dit que si nous nous mettions à la place de ceux que nous haïssons, l'envie et la haine qu'ils nous inspirent s'évanouiraient : et que si nous les mettions à notre place, notre vanité ne subsisterait pas.

Napoléon eut, suivant Goethe, le génie de comprendre que les hommmes n'agissent jamais sans intérêt personnel, et ils ne servent les autres que lorsque

que par là, ils croient pouvoir servir leurs propres intérêts. C'est que le grand empereur savait user de la souplesse de l'agent humain et le mener à ses fins impériales, tout en le laissant travailler en même temps à son propre avancement.

Notre poète n'est pas exigeant pour ses amis. Il prend pitié de ces jeunes gens sans expérience qui veulent faire des "alter ego" de leurs amis. Il n'a jamais fait cela, il n'embarrasse personne de ce qui le concerne ; ce qui l'occupe chez ses amis, ce ne sont ni leurs paroles, ni leurs pensées, il ne cherche qu'à se mettre de niveau avec leurs actions, "c'est ce qui est fait qui compte" ; quant aux idées personnelles, il en fait généreusement la part et est toujonrs content de les respecter, "car il est pour jamais impossible d'arriver à une conformité d'opinion."

La grande doctrine libérale est d'unir par le sentiment ce que l'opinion a divisé ; et Goethe ne pouvait manquer de formuler cette doctrine avec la conviction d'un génie soutenu par une foi calme et profonde.

"L'Intrusion" est bien le grand crime dans la morale de Goethe.

Il fait si bon vivre comme des fleurs qui mêlent leurs parfums, mais dont les racines restent éloignées et secrètes,

Si l'on savait combien peut l'on se comprend tous ensemble, dit-il, nous nous parlerions beaucoup moins souvent.

En effet c'est objectivement et non subjectivement qu'il faut apprendre à juger les hommes.

Quelqu'un me parlait d'un personnage en vue qu'il accusait de grands airs et de morgue malgré leur longue camaraderie de collège. Depuis ce temps mon ami a fait fortune et il me parle du même personnage qu'il trouve fort changé, en termes élogieux et même enthousiastes ; or la raison de ce changement c'est que le grand homme en vue n'est autre qu'un opportuniste sans justice, insolent à la pauvreté et rampant devant la fortune, et si mon ami n'était pas si subjectif, il jugerait cet homme comme il est et non suivant la façon qu'il en reçoit.

L'envie est si commune et l'émulation si rare aux yeux de notre poète, que nous n'apprenons rien ou presque rien de notre commerce avec des hommes de valeur.

L'intrusion, soit par intérêt, soit par sentimentalité, a causé des divisions qui, dans les complications sociales qui les enveniment, se sont souvent transmises de père en fils, durant plusieurs générations. Une parole lancée à la légère peut avoir des répercussions à l'infini.

Si Goethe trouve que l'action est le meilleur remède à toutes nos souffrances, il dit aussi que nous pourrions vous éviter des troubles, "qui sont parfois plus incommodants que la maladie," si nous savions seulement prendre note de nos actions qui produisent des résultats regrettables pour les éviter, et si nous observions celles qui ont un effet bienfaisant pour nous y tenir avec persévérance.

Ce sont les légers qui perdent le monde, et qui d'entre nous leur lancera la première pierre ? L'on ne rencontre pas très souvent de ces goethéens qui, conscients et avertis de leurs limites, s'aventurent sur terrain pertinent, toujours préoccupés des droits incessants de la société où tout ce qu'ils font est compté, critiqué avec quelle malice, s'écriait Goethe. Si nous savions seulement cesser de tant désirer ce que nons n'avons pas, pour apprécier à leur juste valeur toutes les choses que la civilisation a mises à la disposition du plus dénué d'entre nous, l'humanité entrerait enfin dans la voie de progrès et d'idéal que des rêveurs la poussent a chercher en vain dans des élans dangereux vers l'inconnu et l'inaccessible. L'idée la plus profonde que l'on puisse se faire de la vie est d'en apercevoir la superficialité.

Mais faisons trève de considérations moralistes.

Je me sens prêt à ajouter une légère variante au

mot de Paul Bourget, et dire, en usant cette fois d'un mot que Goethe a connu et employé largement, c'est que toute la morale consiste à se *limiter*.

Combien de fois ne dit-il pas qne nous faisons fausse route parce que nous sortons du compréhensible, de l'acessible ! Ainsi lorsqu'il envie le sort de l'ouvrier qui fait sa journée comme l'oiseau son nid, sans se creuser la tête, ou qu'il dit n'être jamais à l'aise qu'avec un homme averti et conscient de ses limites, ou qu'il prêche l'abandon et la confiance dans les relations amicales, ou même qu'il va jusqu'à envier le sort des sauvages des îles de la Mer du Sud, il est toujours préoccupé de cette vérité fondamentale pour lui, c'est qu'après s'être élevé à un certain degré de culture, il faut se laisser limiter par notre milieu, nos circonstances, le but que cherche l'humanité autour de nous.

L'homme, après avoir cherché les hauts sommets et s'être grisé d'aspirations ambitieuses justifiées par sa jeunesse et son inexpérience, doit enfin penser à s'oublier et à devenir utile à l'humanité dont il suit, bon gré mal gré, la marche vers ses destinées, mystérieuses et étranges à nos yeux parce que nous sommes entrainés par elle "comme dans une gigantesque périphérie".

Il conseille d'entrer courageusement en contact avec les hommes afin de prendre la mesure exacte de nos forces. Quelquefois ce qui nous vexe chez notre voisin nous apprendra un point que nous n'aurions jamais connu sans cela, "car la société apprend à vivre, comme les indigènes d'une langue en sont en même temps les meilleurs professeurs."

Celui qui sait s'adapter trouvera toujours son rôle et sa place, l'humanité fut-elle mille fois plus nombreuse, et la destinée autant de fois plus arbitraire ; mais l'homme est par sa nature même un inadapté.

Si l'on se pénétrait bien de l'idée que dans toute société et par la nature même des choses, la ruse est très commune et la volonté très rare, on se guérirait d'une foule d'emportements outrés qui sont la cause qu'un grand nombre de gens n'apprennent jamais rien que par une succession douloureuse de surprises indignées contre l'indifférence des hommes et des choses.

M. Sellière, dit que le mensonge est l'attitude initiale de l'esprit humain, et c'est être vraiment injuste que d'être trop exigeant pour la société où tant d'intérêts viennent continuellement en jeu.

On ne connait peut-être pas assez ces lignes de P. Janet :

"Dans le monde des idées, des sentiments et des rêves, l'espace est presque libre devant nous : mais

dans le monde réel, notre volonté rencontre à chaque pas des choses ou des personnes qui lui font obstacle ; écarter ces résistances, non par une violence brutale mais par un emploi judicieux et raisonné de notre activité, opposer à chaque résistance le juste degré d'efforts qu'il faut, c'est là une chose vraiment difficile, et, quand elle réussit, tout-à-fait digne d'admiration."

Brunetière écrivait que la question sociale est une question morale ; on pourrait ajouter que la vie réelle est une question morale.

Que deviendrais-je, s'écriait Goethe, si je n'étais restreint par la contrainte sociale ! La société nous corrige comme elle nous enrichit.

M. Janet écrivait encore dernièrement que la neurasthénie et la névrose ne sont que des défauts d'adaptation d'un sujet aux circonstances.

Le névrosé est un hypocondriaque qui, au lieu d'observer les choses extérieures, descend en lui-même armé de sa balance méticuleuse d'orfèvre, pour y pratiquer cet examen illusoire que Goethe condamne si énergiquement, quand il dit de laisser là cette inspection intérieure d'examiner notre conduite à l'égard du monde extérieur et notre capacité de répondre aux appels du devoir, puisque ce n'est que par nos actions et nos résultats que nous pourrons

voir ce qu'il y a en nous. On est toujours borné par son niveau moral.

Goethe était trop peu romantique pour substituer les caprices du moment au devoir de chaque instant. Les fantaisies romantiques se complaisent dans tout ce qui cadre avec les mélancoliques crépuscules et les nostalgiques clairs de lune, mais notre poète aime la lumière du seul astre qui, lorsqu'il s'allume au fond du coeur humain, ne s'éteint et ne disparait jamais, je veux dire le devoir.

Il n'est pas même celui qui conseille la recherche du bonheur. Son *Wilhelm Meister* tranche nettement la question entre le bonheur et le devoir, et je n'ai pas besoin de dire en faveur duquel des deux. En effet le bonheur ne semble-t-il pas sonner faux sur le fond sérieux de la vie ? L'homme que l'on dit heureux, a lui-même le sentiment de cette dissonnance, et sous l'apparence de n'être jamais content, il semble se reprocher son bonheur comme une chose non fondée dans la nature humaine, tandis que l'homme de devoir se sent la joie d'une parfaite adaptation.

C'est parce que Goethe sut si bien s'adapter c'est parce qu'il comprit si bien toutes choses, que l'on est tenté de renoncer à son propre sens pour vivre de la contemplation de son beau génie, comme le ruisseau

sortant des lits fangeux de la forêt se lance dans le sein limpide d'un lac où le pur reflet des choses en remplace les contacts sordides.

Il connut les hommes, ne se dissimula pas leur mauvais vouloir, mais renonçant à percer la malice qui cache tant de choses, il se consenta de pardonner joyeusement, d'observer, d'apprendre, de vivre hautement, au détriment peut-être de l'amour intense, mais aussi de la haine et de l'envie.

A ceux qui cherchant peut-être à soulever de l'antagonisme entre lui et Shiller, s'inquiétaient de savoir qui était le plus grand, il faisait cette réponse digne de l'auteur du christianisme : "Vous devriez être coutents qu'il y ait au monde deux tels hommes sur qui disputer".

Les pharisiens de la politique ne purent jamais entamer la sérénité de celui que l'on a appelé "le plus grand maître de soi qui fut jamais." Ce grand dominateur était le dernier des ambitieux.

La vie de Goethe est une leçon de patience. "Ne "pense pas que tu possèdes peu, dit-il, si seulement "tu as acquis la patience."

La patience est la Révélation que le Sage de Weimar, ainsi qu'un dieu descendant du Sinaï de la pensée réfléchie, apporte aux hommes, au milieu de leurs passions turbulentes et orageuses.

C'est que la patience n'est que le dernier terme du principe premier de Goethe : La Loi de Contrôle de soi-même.

Le temps, cette matière première de toute Patience, est une force qui, bien dirigée, opère les résultats de l'électricité utilisée et controlée ; ce qui lui manque c'est son Edison, et Goethe, après Descartes l'a été quelque peu, mais c'est à l'Américain James que l'on doit surtout d'avoir, par sa philosophie du pragmatisme, pris possession du Monde Moral pour y porter les méthodes vigoureuses et précises du monde physique ; c'est lui qui, en proclamant que la Vérité est la théorie qui sert le résultat que nous cherchons a attaché les dieux au char humain, et a peut-être trouvé le pouvoir qui mènera l'homme au-dessus de l'aéroplane, jusqu'à la conquête du monde moral.

L'une des plus illustres entrevues du siècle dernier fut celle de Goethe avec Napoléon.

Sous la plume de Arsène Houssaye qui en a laissé un tableau saisissant, cette entrevue prend des proportions grandioses. C'est la rencontre du fait et de l'idée dans la personne de leurs plus dignes représentants. Houssaye raconte que les deux grands hom-

mes se parlèrent tout bas, et il regrette sincèrement qu'une telle conversation ne soit pas passée à la postérité, car ni Napoléon ni Goethe ne firent part à personne des paroles qui y furent échangées.

Peut-être valait-il mieux laisser le mystère planer sur une telle scène, puisqu'on n'a trouvé encore aucune parole pour s'élever à la hauteur d'un fait.

Le génie du fait ne peut être l'apanage d'un ou même de quelques hommes, il appartient en définitive à l'humanité dont le rôle est de mettre en pratique, ce qui chez les hommes de génie n'est encore qu'un message ou un rêve !

Je sais pourtant une autre entrevue qui, pour moi, ne manque pas d'attrait et de valeur. Je ne dirai pas qu'elle ne le cède en rien à celle que nous rapporte Arsène Houssaye. La visite que Cousin fit à Goethe a un mérite tout opposé à l'autre, elle se distingue par sa précision tout autant que celle-là par l'imprécision et le mystère

Goethe était à Weimar, à l'âge de soixante-neuf ans.

Cousin put l'observer tout à son aise, comme il nous le dit.

Il est d'abord frappé sans en être surpris, de la démarche calme de Goethe. Sa parole froide et lente à l'abord, s'anime peu à peu.

L'observation la plus profonde que fait Cousin porte, me semble-t-il, sur l'activité intérieure qu'il perçut sous l'attitude grave et imposante du sage de Weimar.

Quelques gestes rares et forts révélèrent à l'oeil pénétrant du philosophe français que chez Goethe l'intérieur était plus animé que l'extérieur.

Cette observation me semble être d'une importance capitale.

Goethe dont l'impénétrabilité ne pouvait être percée que par la sagacité d'un Parisien, n'était-il pas proposé alors à l'Europe entière comme le chef d'oeuvre de la domination de soi ? Le calme, cet idéal des rois, était la grande route aplanie qui l'avait conduit aux réalisations supérieures de son génie éclectique.

Il fallait bien Cousin pour découvrir l'âme tourmentée, la plus tourmentée de l'Europe peut-être, sous ce masque impassible.

En effet Goethe avait entrepris une oeuvre colossale.

Il n'appartenait à aucune école.

Il avait dû commencer par considérer la pensée comme une divinité, un fatum, une conception de l'univers.

N'était-ce pas la vérification de cette théorie que son héros Faust cherchait dans la nuit de son cabinet de travail ?

On dit que Faust fut l'oeuvre de toute la vie de Goethe.

Il dit lui-même que l'homme est idéaliste dans sa jeunesse, mais que le scepticisme le prend sur l'âge, alors qu'il a vu que rien ne dure et qu'il se repose dans la conviction finale que l'inévitable est toujours le meilleur parti.

Je me le figure en effet, avec l'esprit de Faust dans sa jeunesse et de Méphistophelès dans son âge mûr.

Quels drames ne se révèlent-ils pas dans le coeur de Goethe lorsqu'il se prend à envier, par exemple, l'homme de métier qui a suivant lui, le sort le plus heureux des mortels, puisqu'il n'a qu'à faire sa journée comme l'oiseau bâtit son nid, sans avoir à s'inquiéter des problèmes de la pensée ou encore lorsqu'il va jusqu'à envier le sort des sauvages de l'île la plus reculée de l'univers, où Goethe voit la seule condition d'existence d'une pleine vie. Ces pensées sont plutôt justes que gaies, et elles jettent dans l'oeuvre limpide du poète allemand, une note triste comme ces trainées d'hirondelles que l'on voit partir en traçant un long crêpe sur un ciel mourant d'été.

L'olympien dont la pensée rayonnante circule avec tant de calme dans ses oeuvres épiques, a eu ses heures de dépression morale, mais je me hâte d'ajouter qu'il se relevait vaillamment par la [illegible]re perception des principes éternels qui gouvernent les choses.

Ainsi ces lignes qu'il écrit et où la mélancolie se dore si joliment d'un rayon d'espoir et de vaillance. "D'abord, dit-il, une passion nous domine, puis une "autre la remplace ; nous essayons de tout, [illegible]ne-"ments, caprices, occupations diverses ou manies "quelconques, et nous finissons par nous écrier que "tout n'est que vanité. Personne ne semble s'in-"digner d'entendre répéter cette exclamation fausse "et blasphématoire. Peu d'hommes savent se gar-"der d'arriver à proférer une telle lamentation, en se "résignant tellement au Grand Tout,qu'ils n'aient pas "à succomber devant ce qui n'est pas partiel. Ceux "qui ont appris ce qui est éternel, nécessaire et en "conformité avec les lois de la nature, essaient de "s'affermir sur des principes durables, afin de n'être "pas ébranlés, mais loin de là, afin d'être fortifiés, "par ce qui est périssable." C'est dans l'adversité et les heures de dépression, que ces pensées prennent corps et se précisent, comme l'étoile consolatrice ne perce que dans les nuits profondes.

La théorie pure, le rêve étroit, voilà les deux grandes bornes que Goethe ne cesse de fixer à l'esprit

humain. Il le dit et le répète sans relâche ; la justesse est pour lui la qualité primordiale de toute tentative intellectuelle. Il n'est pas le seul qui ait insisté là-dessus, mais il y a mis peut-être plus d'énergie que d'autres. Il n'a de respect que pour l'observateur patient à tirer ses déductions et qui apprend de plus en plus à connaître ses limites. Le théoricien ne touche à rien qu'il ne pousse les choses jusqu'aux conséquences extrêmes de la théorie affranchie de toutes les conditions de temps, de lieu et de circonstances ; le rêveur, de son coté, se renferme dans son dilettantisme où il échappe à la lumière des vérités les plus saines de l'humanité qui l'environne.

Goethe a vertement repoussé ces groupes de faux penseurs ; et dans un âge goethéen, ce serait véritablement des êtres préhistoriques.

Ce n'est pas que Goethe veuille prescrire une justesse rigide. Loin de là, il a soin de mettre en garde contre trop de précision. La vérité, dit-il, ne doit pas nécessairement revêtir un caractère déterminé. Il suffit qu'elle exerce une harmonieuse influence en circulant autour de nous comme le son d'une cloche dans le silence d'un soir d'été.

Je cite de mémoire en me contentant de rapporter le sens d'une manière exacte.

Goethe était-il arrivé à cette modération par entraînement ou par sa nature ? Il faut tenir compte des deux facteurs, il est vrai, mais l'animation intérieure que quelques gestes "rares et forts" révélèrent à Cousin nous inclinent à croire qu'il dut mettre au service d'une nature bien douée, un entraînement d'une énergie et d'une résolution rares.

Son esprit dont Cousin remarquait l'étendue, s'était mis au courant de la pensée universelle, et sa doctrine est faite de lumières sur tous les sommets.

Goethe s'est créé lui-même. Voyez-le indiquer les sources de son inspitation ; elles viennent toujours des Grecs ou des Français. Or, en littérature, un auteur qui se créée hors de son pays, se créé lui-même. N'y a-t-il pas de l'amertume dans cette boutade, où Goethe se demande si un fils de tailleur de Weimar, élevé dans l'ambiance allemande, aurait jamais pu devenir le poète cultivé et richement doué que fut Béranger ? Les envieux, ces éternels géoliers du génie, ne devaient pas manquer même à Weimar puisque Goethe dit avec ironie que la grande consolation de certaines gens est de penser que les hommes de génie sont mortels.

Goethe, comme Shiller, comme Schopenhauer, eut à lutter contre son milieu et chaque création nouvelle lui coûtait un effort au lieu d'être entraîné,

comme tout esprit l'est dans Paris, par un milieu irrésistible.

Cousin avait peut-être en vue cette culture toute spéciale et personnelle de Goethe quand il a dit en parlant de sa deuxième entrevue : "Il n'a mis en avant aucun paradoxe, et il ne m'a dit que des choses neuves."

Avec quelle finesse d'observation Cousin analyse ses entrevues avec le poète allemand ! Il dit tout, en se jouant, presque sans s'arrêter à réfléchir, et pourtant il a vu juste et vrai.

On dirait que la pensée mène au pessimisme, partout excepté en France.

La fumée de la pensée allemande a passé sur le ciel de la France, mais elle n'a fait qu'y tamiser un éclat trop brillant qui cessait d'être de la lumière à force d'éblouir,

Il fallait peut-être la gravité allemande pour achever de donner à la langue française cette harmonie indéfinissable et profonde qu'elle a de nos jours, et qui coule en modulant comme un bruit de pensée à la fois doux et sévère.

L'ÉDUCATION ET SES THÉORIES

L'ÉDUCATION ET SES THÉORIES

Joubert place l'éducation parmi les devoirs que la société doit à l'individu.

Un aperçu des idées françaises et anglaises fait essortir ici comme ailleurs, et naturellement plus qu'ailleurs, l'individualisme saxon à coté de la sociabilité française.

Autre trait caractéristique : l'éducation tend en France, à la suite de Maine de Biran, à réfréner la sensibilité au profit de l'effort, et en Angleterre, à la suite de Ruskin, à développer la sensibilité jusqu'à sa plus haute capacité.

La seule éducation digne de notre préoccupation profonde est celle qui forme nos pensées à l'observation et à la stabilité, et nos sentiments à la netteté et à la décision.

Novalis a dit que l'éducation est une volonté bien cultivée ; et en cela tout le monde s'accorde. On voit partout que la force doit soutenir la lumière.

Quel est le merveilleux secret qui tient le coeur et la tête en équillibre chez des hommes éminemment doués sous les deux rapports ? N'est-ce pas le bon sens, ce grand éducateur, que l'on voit toujours gai, souple, détaché, rayonnant comme une auréole au front de ces hommes qu'il éclaire ?

Malgré la présomption qui s'attache à tout ce qui nous concerne, on peut cependant affirmer que l'effort personnel est notre seul éducateur. Ce qui aide vient de nous, et de nous seuls, disent ensemble Emmerson et Pestalozzi.

En cette matière les grands mots ne sont que des clichés bons tout au plus à soutenir l'emballement des esprits superficiels. L'encombrement n'est pas de l'éducation !

On se rappelle les paroles de Lacordaire : "Malheur à l'empire qui confond l'enseignement et l'éducation, qui croit que le bien jaillit de la science !"

Ruskin dit aussi : "C'est la grand erreur de l'intelligence moderne, de confondre la science et l'éducation."

Le dernier triomphe de la science est de nous conduire à réaliser notre ignorance, tandis que celui de l'éducation est de nous faire reconnaître notre pouvoir.

Nous lisons dans Renan : "Jusqu'ici on n'a pas "trouvé moyen de faire voguer un navire à pleines "voiles, par les mers les plus dangereuses, sans pilote, ni commandement". Le vrai pilote c'est l'action, et Goethe a dit avec raison : "A la fin tout ce qui "reste de nos études, est ce que nous avons pu réussir "à mettre en pratique". La pratique, la mise en exercice est la vocation naturelle de toutes nos facultés.

L'habitude d'écouter aux portes devrait être permise à certains grands savants, afin qu'ils apprennent par l'opinion qu'on a d'eux, comme il n'est pas besoin d'être Descartes pour rire de Mr. Prud'homme.

Faire l'idée, c'est l'éducation même. La maîtrise supérieure de l'idée est la suprême réussite dans la vie.

En Canada, comme de l'autre coté de la ligne 45ème. nous voyons souvent des ratés dont on dit uniformément : Si cet homme était sobre, il serait le

premier citoyen de l'endroit. Quelle triste façon de juger la valeur des gens ! Au lieu de saluer le simple talent, vénérons le sobre labeur, et n'allons jamais abstraire l'un de l'autre dans nos jugements de valeurs. Il ne suffit pas d'être Catilina pour faire croire que l'on aurait pu être Cicéron.

On dit quelquefois : Ce jeune homme, cette jeune fille, a des idées arrêtées. Quand on entend bien ces mots, voilà le plus beau compliment qu'on puisse faire ; c'est définir en un mot la stabilité acquise par une éducation soignée et attentive.

L'attention est un arrêt—c'est la forme la plus nette de la volonté suivant Richet. On pourrait dire aussi que l'abstention est la forme la plus nette de l'attention. Ainsi on dit souvent : Faites attention à votre bras, ce qui signifie "otez" votre bras.

De la vient le mot : s'arrêter à penser. Louis Prat a démontré dans son beau livre sur le CARACTÈRE EMPIRIQUE ET LA PERSONNE que la volonté est une force d'exclusion ou de résistance, ou mieux, pour employer les expressions de Jules Lequier citées par Prat, "la puissance du vouloir ne "pas, ou nolonté, est à vrai dire le pouvoir le plus "caractéristique de ce que l'on entend et doit enten-"dre par la volonté considérée chez l'homme". De même l'auteur démontre que l'oubli des peines, des

hontes, des lâchetés, de notre vie passée, est une nolonté établie au seuil de la mémoire afin de ne pas ternir les quelques souvenir agréables que l'on aime à y cueillir.

Cette thèse rappelle le "doute suspensif" que Descartes a établi au seuil de nos jugements afin de les sauvegarder.

Il faut toujours s'arrêter avant de s'orienter ; la stabilité des idées est la suite de l'enrayement des délires imaginaires.

On peut penser une chose avec ordre et méthode ; on peut aussi penser, comme je pourrais dire, de fil en aiguille ou à la dérive, en suivant une association qui s'impose d'elle-même ; dans le premier cas, il faut se faire un plan intégral et complet... et le suivre, dans le second cas nous n'avons qu'à nous laisser aller à nos rêveries incessantes qu'interrompt à peine le sommeil et ses rêves. On peut diviser la pensée, en pensée volontaire ou réfléchie, et en pensée naturelle ou spontanée ; nos pensées naturelles et spontanées se suivent sans se ressembler comme les feuilles d'un arbre. Pascal disait un peu ironiquement qu'il ne portait jamais le même jugement deux fois sur les mêmes choses, cela peut se dire surtout de tout penseur sans entraînement. Dans la Nature tout est

variété et diversité, il n'y a que l'homme qui ait formé des identités.

L'avenir se charge de menaces pour le rêve, la psychologie en a entrepris la conquête. Les rêves féconds pareils au papillon encore parfumé de la rose qu'il vient de quitter, restent éternels comme le besoin d'amour et de beauté dans l'âme ; mais le rêve maladif qui se pose indistinctement partout, dont le vol tourne en zig-zags pénibles et accablants et qui, à l'instar de la chauve-souris, veut se faire des ailes avec des griffes, a fini par lasser les cerveaux et soulever les croisades de la science et de la raison. Le vague amour du vrai fait place à l'amour sérieux de la science. Les générations maladives et sans cesse déçues des utopistes et des rêveurs, de tous ceux qui vivent du faux et qui ont placé leur espoir dans l'inaccessible, s'effacent devant l'avènement radieux des clairs et des forts.

Nous sommes

"Dans un monde où l'action n'est pas la soeur du rêve"

(BEAUDELAIRE.)

La volonté seule a des remords et la grande route moderne du caractère va du calme au clair, et du clair au certain.

L'incubateur moral qui ramènerait à la vie ceux qui sont nés avec une chétive organisation intellectuelle n'est pas une chimère.

Mais que de soins, que de patience, que de tact faut-il aux éducateurs qui travailleront à détourner de son cours un esprit né avec des rêves déjà vieillis dans un monde qui ne veut plus que le fait,—pour naturaliser sujet d'Aristote celui qui sera descendu du ciel de Platon !

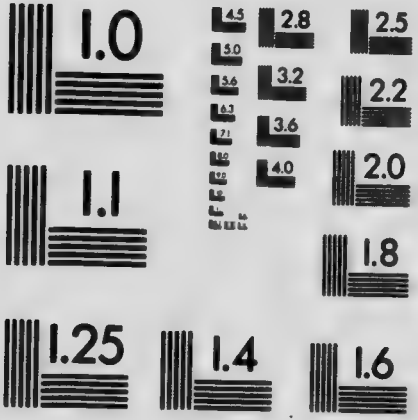
Autrefois l'art platonique tenait le monde dans un état religieux d'admiration, l'esprit d'observation est aujourd'hui le grand engouement.

On admirait la feuille, on observe maintenant les lois de l'arbre, et, jusqu'au génie, tout a été retracé à sa source, ne fut-ce qu'à titre d'essai. En effet, avec le nombre croissant des problèmes, on a besoin de trier les idées sur le volet.

Depuis que, dans une goutte d'eau, la science a découvert le Nouveau-Monde microscopique et qu'elle a percé l'éclat factice des planètes, on dirait qu'un immense sentiment de réalisme a passé sur l'humanité ; la poésie a beaucoup perdu de ses attraits et elle serait bien près d'être traitée comme le geai de la fable, si elle ne possédait des ressources à défier toutes les attaques et si elle ne pouvait tourner ses conquêtes à la glorification de la science elle-même.

·MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Le fruit qui aura eu le plus de soleil, sera et restera le fruit envié, et recherché pour ses couleurs ; la fleur qui aura eu le plus de rosée, exercera toujours la séduction de son éclat empourpré et de son parfum enivrant et notre regard ne se lassera jamais de puiser sur ses lèvres vermeilles le baiser de communion avec la nature entière. Le positivisme ne peut nuire à l'idéalisme qu'il soutient de la fermeté de ses notions précises.

En lisant il y a quelques années la théorie de Guyau qui aurait voulu presque faire du génie une obligation morale universelle, je dois avouer que j'ai souri tant cela me paraissait un rêve fantastique, mais depuis que j'ai vu la persistance des éducateurs à faire de la volonté, cet apanage des Alexandre et des César, un article élémentaire dans tout programme d'éducation, je ne serais pas étonné qu'un développement aussi merveilleux de l'esprit humain n'aboutit à la réalisation finale du rêve de Guyau. Bulwer Lytton dit que celui qui exerce son esprit à l'observation vigilante et à la résolution devient inconsciemment un génie.

On ne peut faire mieux que de répéter le mot de Pascal : Travaillons à bien penser, car c'est en cela que consiste toute notre dignité. Faisons l'éducation de notre curiosité, cette grande créatrice d'habitudes

qui est la plus utile ou la plus nuisible de nos facultés, suivant qu'elle est appliquée aux choses essentielles ou aux vétilles.

Celui qui a su penser est sur la voie qui le mène à la société des sobres et des travailleurs. L'effort de comprendre est déja de la sobriété et du labeur.

La règle que donne Knowlson dans son livre sur "l'art de penser" est celle-ci : "Que votre pensée, soit charitable et utile à l'action."

La pensée charitable et utile à l'action ! on ne saurait mieux dire. Contre la charité s'unissent nos stériles égoïsmes, contre l'action s'acharnent nos nonchalances. La charité jette dans nos jugements étroits la lumière de l'infini, comme le soleil qui fait des encombrements de la nuit, l'espace illimitée du jour.

Lavisse définissait ainsi dans la "Revue des deux Mondes", une ÉDUCATION MANQUÉE : "Un "jeune homme qui ne sait rien de solide ni de lui-"même ni des autres, condamné par l'inintelligence du "passé à ne pas comprendre le présent, à ne pas "pressentir l'avenir, un jeune homme incohérent, "inconsistant, qui ne tient pas ensemble, qui n'a "pas de foi, quelque soit sa foi, qui n'a pas de "raisons sérieuses de croire ceci plutôt que cela, "un jeune homme exposé à demeurer toute sa vie

"dans l'ignorance des choses essentielles, car son "éducation n'a laissé dans son esprit aucune des "grandes curiosités qui sont l'appel au travail, un "jeune homme à peu près vide et qui se croit complet, "un jeune homme charmant mais infirme."

Cet accord entre l'action et la pensée est si rare qu'on croirait ne voir partout que des "Éducations manquées."

C'est que malgré l'union intime de l'âme et du corps, il est difficile de les voir tenir leurs places respectives. Ce qui prive tant de malheureux du bienfait d'une action intelligente et réfléchie, c'est le nombre de leurs imaginations, sortes de monstres hybrides faits de matière et d'esprit.

Cette marche de l'esprit à travers ses obstacles intérieurs fait penser à ces lignes de Taine : "On peut "comparer le rôle de l'élaboration dont l'effet ordi-"naire est la conscience, à la marche de cet esclave "qui, après les jeux du cirque, traversait toute l'arè-"ne un oeuf à la main parmi les lions lassés et les "tigres repus ; s'il arrivait sain et sauf, il recevait la "liberté. Ainsi s'avance l'esprit à travers le pèle-"mêle des délires monstrueux et des folies hurlantes "—souvent inpunément—pour s'asseoir dans la con-"science véridique".

Ce sont nos humeurs, nos actions non réfléchies, qui nous empêchent d'agir soit par leur précipitation

soit par une retenue intempestive et qui font durer cette guerre occulte se manifestant à l'extérieur par a vie misérable de tant d'êtres privés d'action modérée. Nous ne voulons pas commencer par choisir et faire le sentiment, et nous sacrifions honneur, intérêt, bonheur et biens, au premier sentiment venu.

Notre moi ne peut se dégager de la prison des sentiments passionnés, il traîne cette prison avec lui, comme la tortue son écaille, encore la tortue n'a d'autre prétention que de se traîner lentement ; mais nous voulons voler, que dis-je ? planer plus haut que l'aigle.

Ils n'ont pas trop tort, ceux qui en sont restés à la philosophie de Lafontaine, car la galerie d'Esope vaut bien, comme réalité, celle de Shakespeare.

On y prend du moins des leçons de prévoyance, de modération, cette modération dont on peut dire que hors d'elle il n'est point de stabilité possible. L'action est un vin capiteux qu'il faut assaisonner du sucre de l'à-propos et mêler à l'eau de la modération.

L'éducation se complique à mesure qu'elle se précise, et il faut déjà plus de travail d'attention pour comprendre un sens que pour entendre un son ; et il en faut beaucoup plus pour agir avec à-propos que pour saisir le sens distinct d'un mot.

L'important c'est toujours d'être vrai ; or pour attester la sincérité de nos pensées, mettons-les à l'action ; elles n'auront pas besoin d'aller loin, pour laisser en chemin la multitude de nos certitudes qui n'ont qu'un fondement imaginaire.

C'est en rattachant la pensée à l'action qu'on peut aussi résoudre cette inquiétude de l'homme de savoir où appuyer sa pensée, inquiétude que Pascal et Maine de Biran ont exprimée avec tant d'éloquence dans leurs méditations.

Les théories spéculatives n'auront jamais la valeur des thèses indiscutables de l'éducation.

La grande tourmente de la vie se déroule hors des silencieux cabinets de travail, et ne respecte que les qualités morales de prévoyance et de résistance ; lorsque la rafale du sort se précipite aveuglément sur la grande famille humaine dont elle tord et broie des destinées qu'on a vues un jour si remplies de joie, d'amour et d'espoir, on voit quelquefois plusieurs de ses membres échapper par une éducation solide aux injustices de la vie, comme ceux qui se réfugient sous des constructions souterraines à l'abri des désastres que sèment sur leur passage le simoun du désert ou le typhon de l'Ouest américain.

L'éducation moderne à tort ou à raison, l'avenir le dira, met les facultés pratiques et utilitaires de juge-

ment et de prudence au-dessus des éclairs du génie ; elle fait du "service" la valeur principale de l'homme. Le devoir d'être utile, le souci de s'acquitter fidèlement de sa charge, sont les premières et constantes préoccupations de l'homme moderne et avisé. La soumission n'est basse que lorsqu'elle est animée d'un motif servile ; le chêne qui s'incline noblement devant l'infini, ne perd rien de sa grandeur et de sa majesté.

A la mémoire de
Athanase Branchaud, C. R.

PLACE A L'AMOUR

Comédie en un acte primée au Théâtre National Français
de Montréal en 1903

PERSONNAGES :

MORETTE, veuf, notaire, 50 ans.
DOLORÈS, 20 ans.
ROLANDE, 22 ans.
D'AVRIL, 28 ans.
CHARLES PHILBOIS, 25 ans.
JOSEPH, domestique.

La scène se passe à la campagne. Maison bourgeoise.

PLACE A L'AMOUR

Un cabinet de travail servant aussi de boudoir

SCENE I.

MORETTE (*seul dans son cabinet de travail.*)

Six heures et demie. Le train sera en gare bientôt. C'est ce soir que m'arrive mon futur gendre...ah, si je pouvais. (*Il prend une lettre sur sa table.*) Tiens une lettre de Clothilde. Encore dans la misère. La pauvre. Voilà ce que c'est que de se marier sans le sou, avec un sans-coeur par-dessus le marché. Eh bien ! on lui enverra quelque chose. (*Ouvrant une autre lettre.*) Une invitation à me porter candidat à la mairie du village. Bah, je n'ai pas le temps ni la

vocation. Et puis je suis trop carré, moi, il faut des gens souples en politique.

SCÈNE II.

Le même, DOLORES

DOLORES

Tiens, bonjour petit papa. (*Elle l'embrasse*). Oh ! les yeux méchants. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MORETTE

Rien, rien ma fille. A propos sais-tu que j'attends de la visite ?

DOLORES

Vrai ? Ça n'est par un gendre encore ?

MORETTE

Et qui veux-tu qui mérite que je t'annonce sa visite ? (*la câlinant.*) à toi qui y pense bien un peu de temps en temps

DOLORES

Même beaucoup, petit papa, mais pas à des inconnus.

MORETTE

Je sais bien, je sais bien. Mais tu le connaîtras, mon Mr. d'Avril. C'est un gentil garçon, et puis un homme d'avenir.

DOLORES

Et je suppose que le Dr. Philbois n'en a pas d'avenir, qu'il n'est pas gentil.

MORETTE

Oui, oui, mais enfin ça n'est pas le loup.

DOLORES

Parce qu'il est du village. Il vous faut des hommes de la ville pour moi qui n'aime pas la ville.

MORETTE

Eh bien ! oui, puisque tu veux que je te le dise. Le Dr. Philbois est du village et ce n'est pas lui qui me poserait et qui te donnerait du prestige.

DOLORES

Du prestige ? Ah ! ah ! Le prestige qui fait envie c'est celui que donne l'amour, le bonheur. Je vivrais heureuse dans une chaumière avec les Doutre, par exemple, quand je les vois passer ensemble des soirées si paisibles.

MORETTE

Ah, c'est cela que tu acceptes comme raison sociale toi, le bonheur des humbles comme disent tes livres... mais les Lefort, les Letroyen raisonnent-ils comme cela, eux ?

DOLORES

Mon père, vous vous occupez trop de l'opinion des classes riches et aristocratiques.

MORETTE (*éclatant.*)

Ah, Doutre qui m'avez enlevé ma fille, c'est vous qui menez l'intrigue du Dr. Philbois.

DOLORES (*se levant.*)

Assez, mon père, je ne puis en supporter davantage, mon coeur se serre à...

MORETTE

Ah, ton coeur se serre hein, eh bien ! il faut prendre sur lui, ma petite, car c'est fini du Dr. Philbois ici, m'entends-tu ? c'est fini, je n'en veux plus. (*à part.*) Bon je m'emballe et je vais tout perdre ; esquivons la tempête. (*à Dolorès.*) A bientôt Dolorès, ma chérie, et puis, tu sais, pas de peine inutile. (*avec bonhomie.*) Tout s'arrangera bien.

SCENES III.

DOLORES, *puis* ROLANDE

DOLORES

Pauvre petite moi, que ne puis-je me plier aux idées de mon père ? Comme cela éviterait des chicanes si pénibles. Mais puis-je seulement penser à

oublier mon cher petit Docteur, quand même cela aurait l'effet de consterner les Lefort et les Letroyen qui tournent tant la tête de mon pauvre père ? Allons, chassons les noires pensées et vive l'espérance. (*Regardant par la fenêtre.*) Tiens Rolande. (*Elle appelle.*) Rolande.

SCÈNE IV.

DOLORES, ROLANDE.

DOLORES (*embrassant Rolande avec effusion.*)

Ma belle Rolande, que je suis heureuse de te voir ! Que tu es bonne d'être montée ! Que tu es belle aujourd'hui ! (*Elle se jette la tête sur l'épaule de Rolande et éclate en sanglots.*)

ROLANDE

Ne pleure pas, ma chère Dolorès, mon petit frère t'aime toujours de plus en plus.

DOLORES (*redoublant ses sanglots.*)

Il m'aime, n'est-ce pas ? il ne me laissera pas.

ROLANDE (*ton de grand'mère sérieuse.*)

Bon, encore des jérémiades, petite folle, bientôt tu auras peur de me perdre, moi aussi.

DOLORES (*sanglotant toujours.*)

Ah, si tu savais, si tu savais ; (*brusquement courageuse*) mais comme tu dis, trève de jérémiades et un peu de joie. As-tu vu les Doutre aujourd'dui ?

ROLANDE

Non, mais je sors de chez Célia Lalande.

DOLORES

Et elle va bien , j'espère. Et ton petit frère que chante-t-il de bon ? Fait-il encore des façons a Célia ?

ROLANDE

Petite jalouse, la pauvre Célia s'en morfond ; elle n'en demanderait pas tant que toi pour être heureuse.

DOLORES (*autoritaire.*)

Mais je veux savoir, moi, s'il essaie de flirter encore. Oh ! ton beau petit frère. Que tu es heureuse de le voir, de vivre avec lui, l'aimé.

ROLANDE

Pas tant que cela, le mauvais sujet qu'il est.

DOLORES

Ah ! est-ce qu'il fait des bétises maintenant ?

ROLANDE

Bon, te voilà qui prend cela au sérieux. C'est vrai, en amour comme à la guerre, on n'entend pas badinage.

DOLORES

Bête, je t'aime.

ROLANDE (*regardant l'horloge.*)

Sept heures bientôt, il faut que je te quitte.

DOLORES (*autoritaire.*)

Non, reste, je le veux.

ROLANDE

Petite, volontaire, on n'est pas tous comme mon frère Charles pour obéir à tes caprices mutins. Je pars, m'entends-tu ?

DOLORES

Tiens, voici mon père (*elle essuie ses yeux.*)

SCÈNE V.

Les mêmes, MORETTE

MORETTE (*ton aigre.*)

Bonjour Mademoiselle ! (*Il s'assied dans un fauteuil et ouvre son journal.*)

ROLANDE (*timide*)

Bonjour Monsieur.... bonjour Dolorès. (*Elle part et Dolorès l'accompagne en faisant une moue du coté de son père.*)

SCÈNE VI

MORETTE *seul*, (*puis les mêmes.*)

MORETTE

Tonnerre de tonnerre. Ces gens-là vont donc me tenir à terre. Que dirait Mr. D'Avril de me voir recevoir ce monde-là ? (*Rolande revient accompagnée de Dolorès.*) Ah c'est vous, (*cherchant à se rendre polie*) ce n'est pas un reproche allez.

DOLORES

Oui, petit papa, le frère de Rolande passait et je lui ai fait promettre d venir la chercher avant huit heures.

MORETTE (*sursautant.*)

Ah, oui, D'Avril est à la veille d'arriver. Eh bien, (*à part*) pas d'emballement ou je gâte tout (*au public*) : Mais il devrait être arrivé ce d'Avril ; oserait-il me faire...Allons pas d'impatience, l'humeur

m'a tant joué de mauvais tours. Montrons-nous gai au contraire ; (*aux jeunes filles*) eh bien, mes enfants avons-nous eu beaucoup de plaisir aujourd'hui ?

DOLORES

Oh, oui, petit papa. (*Sautant à son cou.*) Que je t'aime quand tu es de bonne humeur. (*Elle l'embrasse.*)

MORETTE (*ému.*)

La coquine, elle va me mener à sa guise si je la laisse faire.(*A Dolorès.*)C'est bon, tant mieux, il faut toujours être de bonne humeur, allons. Amusez-vous donc, mes enfants, dansez, chantez, riez. (*On sonne, Morette et Dolorès se dressent, jeu double d'anxiété, le domestique passe sur la scène.*)

MORETTE ET DOLORES (*ensemble à Joseph.*)

Mais vite donc, vite donc.

MORETTE (*à part.*)

Elle attend son docteur (*éclatant*) ah, par exemple, (*se contenant*) bon, encore ma mauvaise humeur qui gâte tout avec cette entêtée.

JOSEPH (*annonçant.*)

Mr. D'Avril.

SCÈNE VII.

Les mêmes, D'AVRIL

D'AVRIL.

Ah, bonjour, Monsieur Morette. (*Morette le présente aux jeunes filles.*) Bonjour Mademoiselle, (*à Rolande*) je suis vraiment ravi, Mademoiselle, d'arriver si bien après un si ennuyeux voyage.

ROLANDE

Vous avez eu une température exceptionnelle. Est-ce votre première visite à Beauharnois ?

D'AVRIL

Oui, c' ère demoiselle.

MORETTE

Comme c'est vite familier les grands hommes.

DOLORES (*à part.*)

Il prend vite en feu le beau seigneur. (*S'apprêtant à sortir.*) Je reviens à l'instant. (*Elle sort.*)

MORETTE

Petite dinde, tu me le paieras. Si cette Melle Philbois allait l'ensorceler pendant ce temps. Ces Philbois-là, ils sont tous de la même race pour ensorceler le monde.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, moins DOLORES

ROLANDE

Mr. D'Avril, je vous interdis les compliments.

D'AVRIL

Autant m'interdire de vous regarder.

ROLANDE

Encore ? Assez, vous dis-je. (*Ils causent.*)

MORETTE

Hein, il lui fait des compliments maintenant. (*Haut.*) Mr. D'Avril doit être fatigué.

D'AVRIL (*vivement.*)

Mais pas du tout, ou plutôt je me repose.

MORETTE (*bafouillant.*)

C'est vrai, pas du tout, il dit qu'il se repose, (*à Rolande*) mais si Mr. D'Avril voulait...

D'AVRIL

Mon bon, mon excellent, mon brave Monsieur Morette, je suis à vous à l'instant. En attendant.(*A Rolande.*) Mais votre père est un...

ROLANDE

Vous, vous....

D'AVRIL (*interrompant.*)

Faites moi pas de reproches, c'est mon genre ; je pense tout haut, je me reprends, votre père est un... charmant, tiens, je ne puis m'empêcher de le regarder. (*Il le regarde.*)

MORETTE (*prenant occasion que d'Avril le regarde.*)

Venez, (*il le prend par le bras*) venez, mon cher d'Avril, nous allons vous installer.

D'AVRIL (*se dégageant doucement*)

J'ai laissé mes malles à l'hôtel, Monsieur, je n'en ai pas.

MORETTE (*insistant.*)

Alors venez visiter ma maison, mon jardin, venez, venez, (*à part*) sapristi s'il est aussi personnel et entêté que ma fille, ça n'ira pas, mais pas du tout.

D'AVRIL (*à part.*)

Ah, sainte patience, le vieux va être difficile a endurer ; (*haut*) bien allons la visiter votre maison, (*à part*) belle et puis distinguée la petite, elle vaut le sacrifice d'endurer ce bonhomme un peu pesant.

SCÈNE IX.

ROLANDE *seul, puis* DOLORES

ROLANDE (*émue.*)

J'aime son genre si peu banal à ce garçon-là. (*Dolorès entre.*)

DOLORES

Mes compliments, ma chère, je t'ai vue, et ton galant aussi qui n'est pas mal du tout. (*Rolande regarde Dolorès avec effusion.*) Et tu l'aimes déjà. C'est comme moi, ma chérie, j'ai aimé ton petit frère, en un instant, rien qu'en le voyant passer. Ce sont ces amours-là qui durent.

ROLANDE (*sagement.*)

Petite folle, il y a loin entre la coupe et les lèvres.

DOLORES

Bon, des proverbes, en amour, pas de ça.

ROLANDE

Il en faut un peu partout, beaucoup nulle part.

DOLORES

Ah ! je me passerai bien de tes proverbes. (*Se mettant à la fenêtre.*) Vois comme les étoiles clignotent ironiquement leurs petits yeux d'or lorsqu'elles t'en-

tendent réciter tes proverbes et faire de la sagesse. Car c'est elle la grande Sage, la Nature, surtout par cette belle soirée d'été douce comme l'amour, qui convient à ceux-là seuls qui peuvent s'élever jusqu'à elle. La Nature a ses amants, et ceux-là sont ceux qui savent aimer, ceux qui veulent apprendre, des rêveurs parfois je l'avoue, car si elle a des phénomènes qui nous intéressent, elle a aussi son immensité qui nous attire et nous effraie. Mais allons, voici une étoile qui descend sur la terre, c'est ton petit frère qui nous arrive.

SCÈNE X.

Les mêmes, CHARLES PHILBOIS

CHARLES (*entrant.*)

Bonjour Dolorès.

DOLORES (*avec une moue coquette.*)

Mademoiselle Morette s'il vous plait.

CHARLES

Eh, Mademoiselle Morette, si vous voulez, je garderai Dolorès pour mes rêves. (*Il pose sa valise dans un coin.*)

DOLORES (*parle à part avec Rolande, puis à Charles qui s'approche.*)

Qui vous permet de nous déranger Monsieur ?

CHARLES

Adorable maussade ; Que veux-tu donc que je fasse, m'en aller ?

DOLORES

Non, non, mais que vous nous laissiez tranquilles, Monsieur Charles Philbois.

CHARLES

Mais je ne cherche pas autre chose, si tu voulais seulement me rendre le coeur que tu m'as pris.

DOLORES

Oh, oui, parlez-en de votre coeur. Si je l'avais, je l'aurais vite perdu, tant il est petit.

CHARLES

Si vous aviez à le porter vous n'en parleriez pas comme cela.

DOLORES

En voici une idée. Je t'aime, Rolande.

SCÈNE XI.

Les mêmes, MORETTE, D'AVRIL

(*Morette entre avec D'avril, il manège pour rapprocher D'Avril et Dolorès. Charles s'est retiré et cause avec sa soeur. D'Avril avec Dolorès en face. Morette s'assied en se frottant les mains souriant.*)

D'AVRIL (*à Dolorès.*)

Charmé, très charmé.

DOLORES

Moi, de même, Monsieur. (*A part.*) Une idée, si je rendais Charles jaloux. (*A D'Avril.*) Veuillez vous asseoir Monsieur D'Avril.

D'AVRIL

Hélas. Je suis émerveillé de votre village, Mademoiselle.

DOLORES

Ah, oui, parlez-en, vous avez eu le temps de le visiter.

D'AVRIL

Je voulais dire de votre climat. (*A part, regardant Charles.*) Cet animal a l'air bien intime avec ma jolie connaissance de tout à l'heure.

DOLORES

Vous l'aimez, ma bonne amie hein ?

D'AVRIL

Oui, elle est bien ce que son père m'en a dit, même mieux encore.

DOLORES (*surprise et attendue.*)

Ah, l'aurait-il prise pour moi ? (*A D'Avril.*) Mais elle est orpheline.

D'AVRIL

Comment donc ? mais ce Monsieur...

DOLORES

Est mon père.

D'AVRIL (*à part.*)

En voilà assez pour me faire faire ma demande ce soir. (*Haut.*) Ah, ce Monsieur si aimable ne sera pas mon b...

DOLORES

Beau-père. Dites, Monsieur, vous me paraissez être l'indiscrétion, ou plutôt pardonnez-moi, vous voyez comme je vous ressemble, vous paraissez être d'une sincérité impulsive, tandis que Rolande est d'une dis-

crétion qui serait de la passivité chez un caractère moins supérieur, donc je conclus que vous êtes faits l'un pour l'autre.

D'AVRIL

Ah, si c'était tout, mais elle ?

DOLORES

Demandez et vous recevrez...

CHARLES (*à Rolande.*)

Comme Dolorès le couvre d'attention. Elle va l'aimer, l'inconstante.

ROLANDE

Oui hélas et lui aussi.

CHARLES

Mais qu'as-tu donc ? Partons, car tu vas pleurer. J'ai toujours pensé que Dolorès était trop romanesque pour un docteur de campagne. Tant pis pour moi.

ROLANDE (*se levant.*)

Oui, partons.

D'AVRIL ET DOLORES (*ensemble.*)

Vous ne partez pas ?

MORETTE (*intervenant.*)

Vous partez ? (*il conduit Rolande, Charles va à son tour donner la main à Dolorès, pendant ce temps*

d'Avril jette un coup d'oeil entendu à Dorolès et s'esquive lentement avec Rolande, pendant que Charles les rejoint à distance.)

MORETTE

Parti.

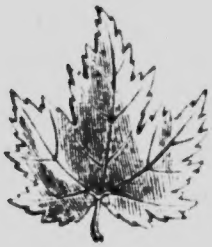
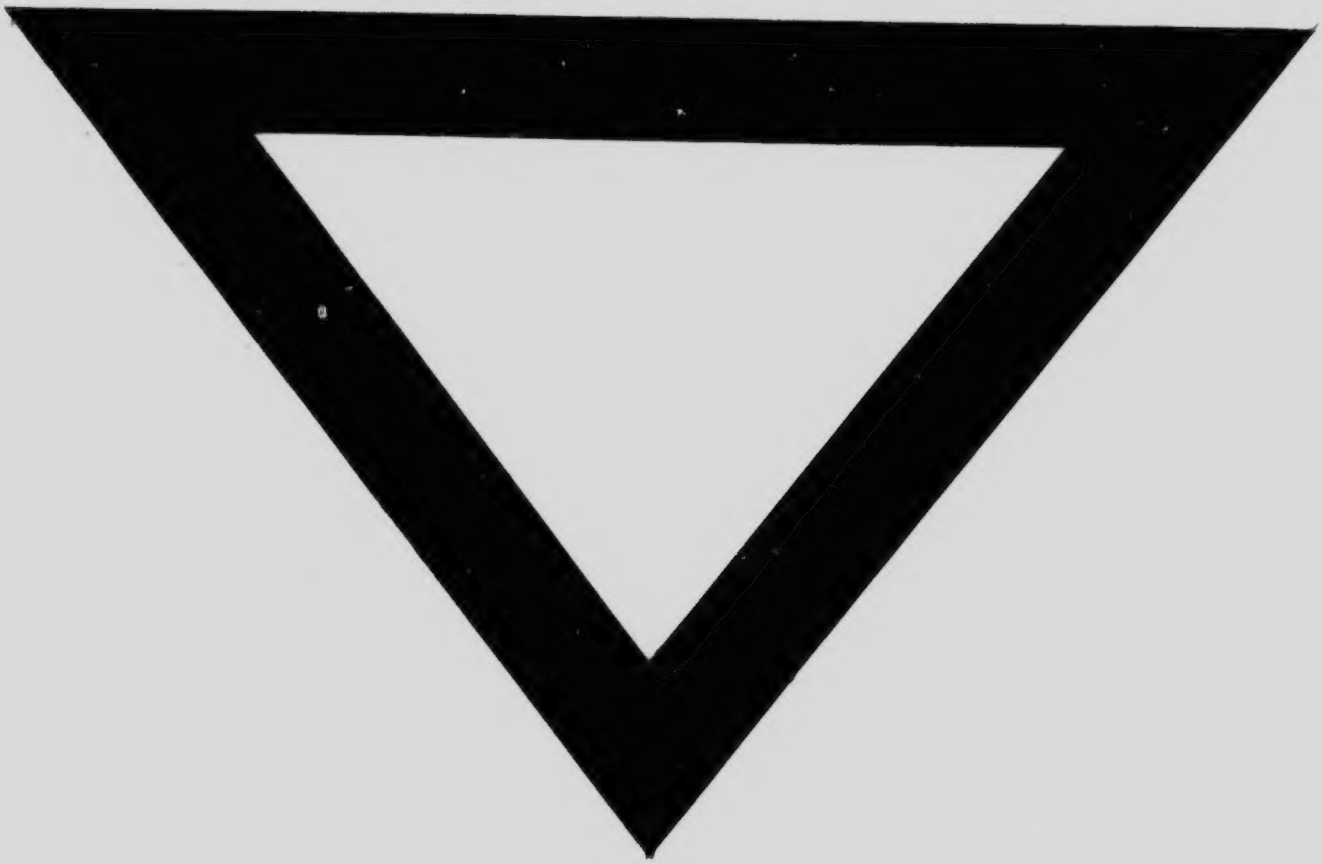
DOLORES

Oui, petit père, je viens de faire un mariage et si tu veux entrer dans la famille de Mr. D'Avril, il va falloir baisser pavillon devant le beau petit docteur...

RIDEAU.

Les
Pas
Gœ

L'é
Pla

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les pensées de Pascal	7
Pascal et la pensée moderne	19
Gœthe et la vie	37
Gœthe et l'objectivité	49
La vie sociale chez Goethe	58
L'éducation et ses théories	79
Place à l'amour, (comédie)	95